Shirley à la recherche de Pépita

René Giffey

N° 4. SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e). — 1 fr.

Les Aventures de la Petite Shirley

SHIRLEY

A LA RECHERCHE DE PÉPITA





SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque, Paris-10e.

SHIRLEY A LA RECHERCHE DE PEPITA



Le méchant Tom qui depuis si longtemps poursuivait Shirley de sa haine avait enfin réussi à l'enlever, profitant d'un moment de distraction de ses amis Bill et Bout-de-Bois. Ceux-ci étaient en grande conversation avec Vendredi le bon nègre qui les hébergeait depuis qu'ils avaient eu une panne d'avion dans ce pays perdu (voir album *Shirley chez les*) Et maintenant, Shirley, avec terreur, se sentait emportée par le cheval de Tom qui l'avait jetée en travers de sa selle. Que pouvait-elle contre cet homme résolu, si fort et si adroit ? Mais, tout en galopant, Tom lui livrait son plan machiavélique, dans l'idée de la terrifier et la pauvre mignonne en effet, ne pouvait plus imaginer la moindre manière de se sauver « Oui, disait Tom, en ricanant cruellement, toutes mes précautions sont prises Mon avion m'attend à quelques lieues d'ici et nous y serons bien avant que tes chers amis n'aient découvert ma ruse et ton enlèvement. Alors, je t'emporterai bien loin d'ici et nul ne saura où te retrouver ! » C'était fort probable, en effet Et la pauvre petite Shirley versait de grosses larmes en songeant qu'elle ne reverrait plus les bons visages tant aimés! Non, non, il n'était pas possible qu'on la sauve cette fois des griffes de son ennemi C'en était bien fini du bonheur ! La pauvre petite Shirley était bien perdue ! Déjà au bout d'une longue plaine parsemée d'une herbe rare et sèche, elle apercevait la silhouette d'un avion tout blanc Allons tout était perdu, hélas ! En quelques minutes son ennemi l'aurait déposée dans la carlingue et l'emporterait dans l'azur vers un but inconnu de tous Mais, pendant ce temps, que se passait-il donc au village ? Par un hasard miraculeux, pendant que Bill et Bout-de-Bois retenaient Vendredi, un nègre tout haletant vint raconter quelque chose qui sembla fort étonner celui-ci. « Que dit-il ? demanda Bill, qui savait se faire comprendre — Il dit lui, avoir vu un autre oiseau de feu comme le tien là-bas dans la prairie. — Un autre avion ? s'écria Bill, mais il pourrait peut-être nous fournir de l'essence Si je pouvais parler à son propriétaire » Mais comment convaincre Vendredi de cette nécessité ? Il agit avec ruse et déclara , « Je crains que cet avion soit celui d'un ennemi de la petite idole blonde Il faut aller s'en assurer Prête-moi ne cheval et viens avec moi ! » Hélas ! il ne savait pas si bien dire En entendant cela, Vendredi bondit et cria un ordre guttural En quelques minutes, tout le village fut en selle et prêt à partir sur l'ordre de Bill, qui n'eût pas souhaité une telle escorte, mais qui l'acceptait avec résignation, sans se douter du secours qu'elle lui apporterait. En chemin il songeait qu'il lui faudrait à tout prix obtenir de l'aviateur de l'essence pour repartir. Mais comment la rapporterait-il ? Ces questions se pressaient dans son esprit, lorsqu'un nègre ayant parlé à Vendredi, celui-ci poussa son terrible cri de guerre qui, chaque fois, faisait sursauter Bout-de-Bois accroché désespérément à la crinière de son cheval « Ah ! le maladroit, il a failli me faire tomber ! grommela celui-ci » Mais Vendredi se penchait sur Bill. « L'ennemi a déjà enlevé l'idole blonde ! Ils sont passés par ici à cheval. nous suivons leur trace Plus vite ! Rrraou ! — Ah ! là, là.. gémit Bout-de-Bois, plus ému que jamais Il ne nous manquait plus que cela ! . Et le sorcier ? — Il n'y a pas de sorcier chez nous, répliqua Vendredi à qui Bill transmettait la question. C'était une ruse de guerre pour prendre l'enfant — Ah ! l'avion, là-bas voyez ! s'écria Bill bouleversé. Il n'est pas encore parti Mais, ce cavalier . C'est Tom ! Tom et Shirley qu'il enlève ! »



« Rrrraou ! » s'écria encore Vendredi en brandissant son fusil, aussitôt imité par les autres nègres. Mais Bill avec beaucoup plus de mal, leur fit comprendre qu'ils risquaient de blesser Shirley et qu'il fallait agir autrement. Cerner l'avion tout d'abord pour l'empêcher d'y atteindre et le laisser lui, Bill, le poursuivre et sauver l'enfant. Enfin, il parvint à convaincre ses amis et ceux-ci s'élancèrent vers l'avion pour le cerner, tandis que Bill, enlevant son cheval, fonçait à toute allure sur celui de Tom qui arrivait au galop. Mais déjà, le terrible cow-boy avait reconnu le danger et il faisait volte-face, fuyant avec la rapidité d'une flèche. Et la poursuite commença folle, vertigineuse, admirée et acclamée par la tribu des nègres, enthousiasmés d'une telle adresse. Affolé, mais ne voulant pas perdre de vue l'avion qu'il avait encore l'espoir d'atteindre, Tom tournait en rond dans la prairie immense. Derrière lui, Bill tel un ouragan, cherchait à le rejoindre et gagnait du terrain. Mais le terrible gaucho ne se laisserait pas vaincre si facilement. Il grommela entre ses dents serrées : « Ah ! ils la prendront peut-être, mais pas vivante alors. » Et Shirley, terrifiée, vit luire l'éclair d'un regard menaçant comme une lame de poignard. En effet, Tom plongeait la main dans ses fontes garnies de pistolets. Allait-il tuer ainsi l'enfant qu'on voulait lui arracher ? Ou voulait-il se retourner contre son poursuivant ? Apeurée, glacée d'épouvante, Shirley ferma les yeux et s'évanouit. A ce moment, un cri d'horreur s'éleva du groupe des nègres qui avaient vu le geste. Tous étaient trop éloignés encore pour pouvoir atteindre Tom avant qu'il eût mis sa menace à exécution. Qu'allait-il se passer ? Mais alors on vit Bill arrêter net son cheval, se dresser sur ses étriers, lancer quelque chose en l'air qui monta, monta, s'élargit, puis s'allongea, fonça comme un oiseau de proie et vint s'abattre autour des épaules et Tom qui chancela, tomba de cheval, roula sur le sol parmi une clameur d'allégresse, tandis que le cheval emportait Shirley seule, évanouie. Des hurlements d'enthousiasme accueillirent cet exploit dans le camp des nègres, tandis que Bout-de-Bois, qui n'avait rien compris, demandait d'un air effaré : « Mais quoi ? Quoi ? Que s'est-il passé ? » C'était simplement Bill qui, pendant son séjour dans le village nègre, s'était confectionné un lasso et soudain en avait retrouvé l'usage. Lançant le terrible lien, il en avait, avec une adresse surhumaine, serré les épaules de Tom qui, tiré en arrière, était tombé de cheval avant d'avoir pu attenter à la vie de Shirley. Cependant, sans s'attarder à son triomphe, Bill continuait à courir après le cheval qui, emporté maintenant, galopait comme un fou, entraînant la pauvre Shirley évanouie, dont la petite tête ballottait contre ses flancs. Quelques heures plus tard, Shirley, encore toute secouée de l'aventure, reprenait connaissance et les premiers visages qu'elle aperçut furent ceux de Bill et de Bout-de-Bois et de l'excellente négresse Blan-blan. Elle ne pouvait en croire ses yeux et demanda doucement : « Est-ce que je suis déjà au ciel ? » Mais un petit museau chaud se frottant sur sa joue la convainquit du contraire. Elle était bien sur terre puisque Kiki, la guenon, venait la caresser et que Darling lui léchait les mains. « Mais, que s'est-il passé ? demanda-t-elle, toute émue encore. — C'est très simple, expliqua Bout-de-Bois avec de grands gestes. Nous avons deviné que le sorcier était Tom, nous nous sommes élancés, nous l'avons encerclé et Bill avec un bout de ficelle a fait comme ceci. » D'un grand geste théâtral il tentait de l'imiter, mais sa main alla frapper simplement le visage de Vendredi, qui faillit se fâcher.



Tout le monde était trop content cependant et cela finit par une embrassade générale. Pendant quelques instants, tout le village, ainsi que nos trois amis ne songèrent qu'à la joie de voir Shirley sauvée. On dansa sur la petite place devant les cases des danses rituelles, destinées à remercier le génie du feu qui avait protégé manifestement la petite Shirley, idole de tous. Mais bientôt elle dit : « Avec tout ça... Tom a réussi à se sauver une fois de plus et il court toujours ! » Penauds, tous les nègres, ainsi que Bill et Bout-de-Bois, se regardèrent en baissant le nez. C'était vrai ! Tout à la joie d'avoir sauvé Shirley, personne ne s'était préoccupé de son ravisseur qui avait dû s'enfuir et se cacher aux environs. « C'est gai ! fit la petite de son air entendu si drôle. Ah ! vous êtes tous malins ! Me voilà plus que jamais obligée de me méfier ! Et je me connais ; je ne suis pas méfiante du tout ! Alors à la première occasion... pfuuit ! Je suis enlevée ! — Ne dites pas cela ! protesta Bout-de-Bois en agitant son parapluie, conservé pendant toute la bagarre. — Oh ! que si ! fit-elle en hochant la tête, assise par terre. C'est sûr ! Tout ça, par votre maladresse ! » Elle s'adressait plus particulièrement aux nègres tout contrits et Bill, qui lui servait d'interprète, se demandait où elle voulait en venir. Quelle idée la petite maligne pouvait-elle avoir derrière la tête ? Mais de plus en plus Shirley s'indignait. Elle s'était dressée et lançait ses bras en l'air, roulait de gros yeux, figurant un courroux tout à fait comique dont l'expression cependant navrait les braves nègres. Elle finit par s'adresser directement à Vendredi Rara, son protecteur, et lui fit un grand discours que traduisit Bill, stupéfait : « Enfin si je suis prise par le méchant Tom, s'il me cache dans une caverne avec de vilaines bêtes, s'il me tue et s'il me mange peut-être ce sera de ta faute, Vendredi ! » s'écria-t-elle en péroraison, tendant vers le pauvre nègre un bras vengeur. — Pardon ! Pardon ! gémit le malheureux en se précipitant aux pieds de la petite idole blonde lorsque Bill lui eut transmis ces reproches. — Non, pas pardon, fit Shirley dignement. Toi, trop bête ! Moi mourir bientôt par ta faute ! » Alors le pauvre Vendredi se mit à génir, à s'arracher les cheveux avec toutes les marques habituelles du plus grand désespoir, imité en cela par l'excellente Blanblan sa femme et toute la tribu. Alors profitant du moment de plus grand désespoir, Shirley acheva souriante : « Mais vous pouvez être pardonnés et je ne mourrai pas et vous serez récompensés au contraire, si... si vous parvenez à m'arracher définitivement au méchant Tom qui rôde autour d'ici. » Un clin d'œil malicieux fit comprendre à Bill et Bout-de-Bois que la malicieuse avait, en effet, une idée derrière la tête. « Oui, poursuivit-elle là-bas, dans la prairie repose encore le grand oiseau dans lequel le méchant Tom devait m'enlever. Il faut que je monte dedans avec mes amis, mes bêtes et des vivres. Nous volerons pendant quelques jours au-dessus de vos têtes, puis quand nous aurons vu de là-haut le méchant garçon s'éloigner de ce pays, nous reviendrons nous poser près de vous ! » Cette fois Bill avait compris. La maligne Shirley avait trouvé un moyen de partir d'ici avec le consentement des braves nègres qui jusqu'ici les retenaient prisonniers. Il insista.



« Oui brave Rara Vous avez été trop bon pour notre petite idole blonde pour ne pas comprendre qu'elle court des risques terribles en restant davantage ici car le méchant Tom est un sorcier redoutable Il faut qu'elle puisse monter dans le ciel au-dessus de vous et de là elle vous protégera comme un ange de ses ailes étendues — Oui, appuya Bout-de-Bois en étendant les pans de sa jaquette d'un air inspiré. Nous vous protégerons comme des anges ! » L'idée de voir Bout-de-Bois transformé en ange fit rire Shirley aux éclats Elle vint jeter ses bras autour du cou du bon Vendredi et l'embrassa bien fort ce qui était encore le meilleur argument Le brave nègre roula de gros yeux désolés puis finit par consentir, sur la promesse qu'elle reviendrait bientôt Le départ fut donc décidé pour le jour même et le village entier s'en mêla, ce qui faillit compliquer les choses En effet ces braves gens voulaient charger l'avion de toutes sortes de choses pour leur petite amie C'étaient des peaux de bêtes, des colliers de verroterie, des armes des plumes de cacatoès des os de faucon des poteries lourdes et grossières des idoles en bois sculpté, des arcs, des sagaies enfin, tant et tant de choses, que l'avion ne put décoller quand vint le départ. Alors, Shirley prit les ballots et les jeta par-dessus bord, au désespoir de ses bienfaiteurs qui en reçurent plusieurs sur le nez Enfin on arriva à un chargement régulier, presque tout entier composé de vivres et Shirley, ayant installé à ses côtés Darling et la petite guenon Kiki, donna le signal du départ en agitant son mouchoir pour dire au revoir aux excellents nègres qui l'avaient si généreusement accueillie. Elle avait le cœur un peu gros, Shirley, en quittant ces amis que sans doute elle ne reverrait jamais Aussi, se levant de sa place, elle vint tout à coup entourer les épaules de Bill qui pilotait l'avion, au risque de le distraire « Tu sais Bill cria-t-elle de toutes ses forces il faudra revenir ici ! Je le veux ! — Mais, comment donc ! fit Bout de Bois si heureux d'avoir quitté la tribu de redoutables anthropophages, qu'il en pleurait de joie Comptez sur nous pour vous y ramener — Si si fit Shirley en tapant du pied, je veux revenir embrasser mon cher Vendredi et Blanblan ils sont si gentils Nous reviendrons — Mais oui, mais oui, dit pour la calmer Bill, qui cependant se jurait bien qu'on ne les reverrait plus dans ces parages dangereux Plus tard un jour — J'ai trouvé ! fit Shirley en pirouettant. Nous reviendrons avec Pépita, quand tu l'auras épousée et que je serai votre vraie petite fille — pour votre voyage de noces ! » Bill la menaça du doigt « Nous pourrions aussi amener M et Mme Pérez, qu'en dis-tu Shirley ? — C'est cela, fit Bout-de-Bois avec empressement, comme cela, si le terrible Vendredi tenait absolument à manger quelqu'un on pourrait lui donner la tante Pérez ! » L'idée de voir la tante Pérez mangée par l'excellent Vendredi fit rire aux éclats Shirley qui tout son chagrin envolé, déclara « Oh ! non ! Il n'en voudrait pas ! Elle doit être trop coriace ! — Veux-tu bien te taire ! dit Bill Mais qu'a donc Darling ? » En effet, le petit chien allait de l'un à l'autre d'un air inquiet le museau en l'air, la queue basse et gémissait tout bas « Peut être qu'il n'aime pas l'avion et que cela lui donne mal au cœur ? suggéra Bout-de-Bois qui devenait vert. — Non, dit Shirley mon chien n'est pas une poule mouillée ! Il doit y avoir autre chose » Il y avait en effet quelque chose ! La petite guenon Kiki ne se sentant plus surveillée, s'était échappée et se promenait d'un air inquiet sur une aile de l'avion. « Sotte ! s'écria Shirley en passant sa frimousse dehors Que vas-tu faire ? Tu tomberas si tu restes là ! »



L'avion volait à faible altitude et fort heureusement, le manque de remous le laissait assez stable. La petite guenon qui s'était enfuie jusqu'au bout d'une des ailes pouvait donc demeurer dans cette situation un certain temps, sans risquer d'être projetée à terre. Mais Shirley n'en mourait pas moins d'inquiétude ! La tête penchée au hublot de la cabine des passagers, elle usait de tous les moyens pour faire revenir à elle sa chère Kiki. Elle commença par la séduction et lui faisait des sourires : « Kiki, ma jolie petite Kiki, viens vite voir ta petite maîtresse qui t'aime bien... qui t'aime mieux que Darling. » Mais peine perdue ! Assise sur l'aile de l'avion, Kiki se grattait sérieusement, en jetant des regards curieux autour d'elle. Alors, Shirley essaya de la jalousie qu'elle savait si tenace dans ce petit cœur de singe. Elle enleva Darling dans ses bras et, le tenant serré contre sa tête, elle lui fit mille cajoleries devant la guenon rêveuse. Mais, sans doute, la curiosité était-elle plus forte que la jalousie et Kiki, après avoir fait une horrible grimace à Darling et... un pied de nez à Shirley, se montra hautainement indifférente. Alors, Shirley, lâchant Darling, menaça du doigt l'impertinente : « C'est très laid, cela, mademoiselle ! Oh ! la vilaine mal élevée ! Est-ce cela que je vous ai jamais appris ? Vous n'êtes plus ma petite Kiki... vous n'êtes qu'un vilain gamin des rues... » Mais cet appel à la dignité resta aussi sans résultat. Visiblement, le séjour au bout de l'aile, en plein azur, convenait à la jeune et indépendante Kiki. Shirley ne savait plus que faire pour obtenir son retour. Les bras croisés, elle frappait du pied avec colère. « C'est trop fort ! Elle ne m'obéit pas et au premier virage de l'avion elle est jetée à terre, la petite malheureuse ! » Le philosophe Bout-de-Bois qui, mal remis de l'émotion du décollage, mangeait une banane pour se redonner des forces, vint derrière Shirley et dit en contemplant Kiki l'indisciplinée : « C'est bien fait, ma petite Shirley. Cela vous apprendra à nous encombrer de cette bête inutile. Bientôt si le voyage se prolonge et que nous ramassions un animal à chaque escale... l'avion deviendra une ménagerie... Oh ! » Shirley, saisie, se retourna vers lui et le vit la bouche ouverte, les yeux indignés. Elle éclata de rire. Enfin, décidée par la tentation de la banane, Kiki était venue d'un bond jusqu'au hublot et, de sa petite main preste, elle avait arraché l'excellent fruit de la bouche même de Bout-de-Bois, qui de saisissement restait suffoqué. « Bravo, Kiki ! fit Shirley en battant des mains. Tu fais bien de donner une leçon à ce gourmand. S'il va à ce train nos provisions ne dureront pas longtemps ! » En même temps, elle serrait contre elle la petite guenon et attachait bien vite une chaîne à son collier pour qu'elle ne puisse plus se sauver. « Là ! Petite curieuse... vous ne pourrez plus vous sauver comme cela ! Et, tenez, je vous confie à la garde du bon Bout-de-Bois. Après le tour que vous venez de lui jouer, je suis bien tranquille, il ne sera guère porté à une coupable indulgence. » Et, pouffant sous cape, Shirley attacha au poignet de Bout-de-Bois la chaîne du petit singe. Pendant un moment elle s'amusa beaucoup de voir les yeux et les mines comiques que se faisaient Kiki et son gardien. La première roulait des yeux implorants qui demandaient la liberté. Son geôlier restait impassible et digne, lui jetant simplement de temps à autre un regard sévère par-dessus son lorgnon. Assis à leurs pieds, Darling se passait la langue sur les lèvres comme quelqu'un qui s'amuse beaucoup.



« Hein ? Crois-tu qu'ils sont comiques, tous les deux mon petit toutou ! Tu es plus raisonnable toi tu n'irais pas te promener comme cela. » Mais soudain Shirley se tut net, ses beaux yeux s'écartèrent d'effroi « Mais... mais quoi ? Qu'est-ce qu'il y a Bill Oh !... » D'un bond, elle s'était réfugiée près de son grand ami, lui nouant ses bras autour du cou « Nous tombons, Bill ! Nous tombons ! — N'aie pas peur, chérie, murmura-t-il d'une voix étranglée Ce n'est rien... presque rien ce sont des trous d'air » Mais Shirley n'était rien moins que rassurée En effet les « trous d'air » se multipliaient L'avion, après quelques secondes de vol horizontal, tombait pendant vingt, trente mètres, puis il semblait reprendre son équilibre sa marche normale pour retomber encore plus loin De l'œil, Shirley mesura avec inquiétude l'espace au-dessous d'eux « Encore deux ou trois « trous » comme ça et nous nous cognons le nez par terre. Bill, remonte, remonte ! — Je ne peux pas, avoue le brave garçon navré Il y a quelque chose j'ai bien peur que... — Nous allons tomber ! déclara Bout de Bois tragique c'est épouvantable ! — C'est d'autant plus épouvantable dit Bill que nous approchons d'un aérodrome Si l'avion tenait quelques minutes encore, nous serions sauvés mais de toutes façons j'ai peur que l'atterrissage ne soit difficile ! » D'un grand geste Bout-de-Bois éleva son parapluie et lâcha Kiki « Tout est perdu ! — Mais non dit Shirley, il doit bien y avoir des parachutes dans l'avion — Certes dit Bill tout en manœuvrant pour conserver sa hauteur, mais oseras-tu, Shirley te laisser tomber ? — Avec toi toujours, cher Bill — Alors dépêchons nous, il n'est que temps » Vivement, il ficelait Bout-de-Bois à son appareil de sauvetage Puis prenant Shirley il l'attacha à lui et, ayant ceint aussi le dispositif de parachute il se dirigea vers la porte de la cabine « Allez » dit-il à Bout de Bois en lui désignant le vide Mais au dernier moment, devant le gouffre, le malheureux Bout de Bois, livide, recula. « Je ne peux pas je ne veux pas je j'ai — Va ! Mais va donc » cria Shirley impatientée en le poussant si vivement que sans l'avoir voulu, il bascula dans l'espace Une minute Bill et Shirley le suivirent des yeux. L'effet fut habituel Tout d'abord le malheureux tomba brutalement comme une flèche, puis le parachute s'ouvrit et on le vit onduler dans l'espace comme une fleur secouée par la tempête, en agitant les jambes et les bras dont un tenait toujours brandi son inévitable parapluie. Insouciante du danger, Shirley éclata de rire « Oh ! Bill ! Comme il est drôle ! Que c'est amusant !... » Mais le pauvre Bill trouvait cela beaucoup moins drôle lui Au moment de se jeter de l'avion avec Shirley suspendue à son cou, il mesurait toute sa responsabilité Pour elle seule, il appréhendait le danger Si le parachute ne s'ouvrait pas, c'était la mort certaine ! Et même autrement Sur quel terrain tomberaient-ils ? « Va, mais va donc ! » dit encore une fois Shirley toute souriante comme toujours en se blottissant dans son cou comme un pauvre petit oiseau qui cherche asile Alors, il s'élança à son tour dans le vide Les premiers instants furent atroces comme toujours. Puis sensation bienfaisante, ils se sentirent portés par l'air, balancés le parachute s'était ouvert Mais, en approchant du sol Bill jeta un cri d'horreur en apercevant un sol tout escarpé de roches pointues C'était sur cela qu'ils allaient être jetés, traînés...



En touchant brutalement le sol, après la descente vertigineuse, Shirley ressentit une telle commotion qu'elle ferma les yeux en serrant davantage Bill entre ses bras. Puis elle reprit vaguement conscience et sentit que loin d'être immobiles ils continuaient tous deux à être traînés sur le sol par le parachute. Mais Bill, dans un dernier sacrifice de son cœur généreux avait eu la présence d'esprit de tenir l'enfant au-dessus de lui et Shirley, elle ne touchait pas le sol, préservée par le corps de son vaillant ami. Elle avait bien l'impression que ce sol ne devait pas être très lisse aux cahots, aux soubresauts que leur infligeait le parachute, mais incapable de comprendre le danger nouveau qui les menaçait, elle se serrait davantage dans le cou de Bill, sans oser regarder autour d'elle. Enfin, la course folle du parachute s'arrêta. Il y eut encore quelques soubresauts provoqués par les dernières rafales de vent, puis la soie légère se détendit, s'affaissa comme une loque à terre et les deux rescapés furent immobilisés sur le sol. « Voilà ! On est arrivés ! Terminus, tout le monde descend ! » dit avec sa gaîté habituelle Shirley en osant enfin ouvrir l'œil. Mais, au lieu de répondre à son apostrophe, Bill restait silencieux. Et Shirley toute surprise, vit qu'il demeurait étendu, la tête renversée et pâle, tout pâle, comme s'il dormait. Il lui semblait même que les bras qui l'avaient serrée si fort pendant la descente relâchaient leur étreinte maintenant. « Eh bien ! Bill ! fit-elle en le secouant. Qu'est-ce que tu as ? Tu dors ? » Nulle réponse. Les yeux restaient clos et les lèvres pâles. Alors Shirley prit peur. Qu'était-ce que ce sommeil qu'elle ne connaissait pas ? « Bill ! Mon cher Bill, mon grand ami chéri ! Parle-moi, réponds à ta petite Shirley, à ta petite fille. » Doucement maintenant elle touchait les paupières closes, les joues pâles. « Billy, réveille-toi ! Mon Dieu, si tu ne te réveilles pas, qu'est-ce que je vais devenir, moi ? Oh ! Mais qu'est-ce que tu as ? » Derrière la tête du pauvre Bill il y avait une tache brune qui toujours s'élargissait. Et Shirley eut peur de comprendre. « Oh ! Bill, tu es blessé ! Tu t'es coupé à la tête... et c'est cela qui te fait dormir ! » Affolée, elle regardait autour d'elle et remarqua seulement les roches pointues et hautes, toutes découpées qui les entouraient. « C'est sur ces méchantes roches que tu t'es blessé... Mais, je vais appeler du secours, on te soignera. » Cependant liée au corps de Bill, elle ne pouvait bouger. Alors elle entreprit de détacher les liens qui les réunissaient. Elle y parvint après de longs efforts. En se mettant sur ses pieds elle se mit à hurler : « Au secours ! Au secours !... » Nulle voix ne lui répondit dans ce chaos de pierres ; mais soudain, alors que, désespérée, la petite se laissait tomber sur le corps de Bill pour pleurer, quelque chose remua à la pointe d'une roche. Accablée de chagrin, la petite ne le vit pas. Mais le quelque chose qui était tout velu et petit la contempla un instant, puis bondissant vers la fillette, se pelotonna contre elle d'un mouvement de tendresse. Stupéfaite, Shirley releva la tête et jeta un cri : « Kiki ! Comment, tu es là ? Oh ! Comment y es-tu venue ? » Elle était sûre cependant que la petite guenon n'avait pu se jeter de l'avion sans venir s'écraser sur les roches. Comment s'était-elle donc débrouillée pour atterrir sans mal, elle qui n'avait pas de parachute ?



Mais la guenon ne s'occupait que de lui donner mille signes d'amitié. Un peu consolée par cette tendresse, Shirley expliqua « Ma pauvre Kiki, qu'allons-nous devenir ? Il faut trouver du secours pour le pauvre Bill qui est blessé et où irons-nous ? Y a-t-il quelqu'un dans ces rochers ? » Comme pour lui répondre, Kiki la prit par la main et se mit à la tirer, comme pour l'emmener Mais Shirley résistait « Non, non je ne peux pas partir et abandonner le pauvre Bill ! Et le cher Bout-de-Bois ? Où a-t-il atterri lui ? Est-il blessé aussi ? Où est-il ? » Elle se remettait à pleurer, mais Kiki s'entêtait à la tirer par la main et elle se décida à la suivre. « Après tout tu as peut-être quelque chose à me montrer » Kiki avait en effet quelque chose à lui montrer. Un peu plus loin les roches cessaient et c'était un superbe champ d'avoine. « Ah ! soupira Shirley, si seulement le pauvre Bill était tombé là ! Il ne se serait pas fait mal au moins. Mais où m'emmènes-tu comme cela, Kiki, voyons ? » Kiki la tirait toujours dans le champ d'avoine et bientôt Shirley, stupéfaite découvrit parmi les tiges légères écrasées un corps étrange qui se débattait dans tous les sens « Bout-de-Bois ? s'écria-t elle heureuse Et il ne dort pas, lui au moins Mais qu'est-ce qu'il a ? » En s'approchant elle comprit Le parachute s'était entortillé autour de Bout-de-Bois et le malheureux se trouvait comme ligoté et bâillonné par les liens et la soie légère Il formait une sorte de paquet bizarre qui se débattait en sautant comme une carpe dans tous les sens sans pouvoir parvenir à se remettre sur ses pieds Kiki s'élança vers lui, et de sa petite main fit le geste de le débarrasser de ses liens puis elle regarda Shirley d'une façon expressive « Mais oui dit Shirley en riant j'ai compris et je vais le détacher va Tu es une petite maligne Seulement, Bout-de-Bois, ne bouge pas une seconde et réponds moi tu n'as pas mal ? » Mais le malheureux ne pouvait parler, étouffé par le parachute Il se tint tranquille cependant et Shirley eut relativement vite fait sauter tous ses liens Alors, il s'assit d'un air hébété et murmura en hochant la tête « Qu'est-ce qui nous est arrivé ? J'ai dû rêver Où sommes-nous ? Qui m'avait ficelé ? » En quelques mots Shirley lui expliqua la situation et le pauvre Bout-de-Bois avoua « Je m'étais évanoui de frayeur quand vous m'avez jeté dans le vide Alors jugez de ma stupeur en me réveillant empaqueté Je ne me rappelais de rien. Ah ! quelle émotion ! Mais comment cette petite guenon est-elle venue à terre aussi ? » Comme pour lui répondre, la petite bête sauta légèrement sur lui et s'introduisit sans peine dans une des énormes poches qui garnissaient les basques de sa jaquette « Et voilà ! fit Shirley, admirative elle s'était blottie là et elle est descendue avec toi en parachute ! Heureusement pour toi d'ailleurs car sans elle je ne t'aurais jamais retrouvé pour te détacher et tu serais mort là de faim ficelé comme un saucisson dans les avoines ! — Pauvre chère petite bête ! fit Bout-de-Bois en la sortant de sa poche pour embrasser son petit museau Je lui dois la vie ! » Mais la malicieuse Kiki ne comprenait pas les attendrissements et elle profita de ce qu'elle se trouvait à proximité pour saisir entre ses petites pattes adroites les lorgnons de Bout-de-Bois qui toujours excitaient sa convoitise Ceci n'était pas du goût de Bout-de-Bois qui s'élança derrière elle pour la rattraper « Kiki ! Veux tu me rendre cela petite malheureuse ? Je ne vois pas plus clair qu'une taupe sans mes lorgnons. » Comme pour confirmer cette déclaration le pauvre Bout-de-Bois ne vit pas un arbre abattu au milieu du champ d'avoine et allant buter dedans s'aplatit à terre.



Lorsqu'elle eut relevé son ami Bout-de-Bois, Shirley se mit en devoir de lui faire rendre ses lorgnons par la malicieuse guenon qui les lui avait volés. Cela demanda un certain temps, car l'espiègle Kiki n'était pas très obéissante. Enfin, la petite fille, ayant rétabli l'ordre, dit, d'un air triste : « Maintenant, cessez de vous disputer et ne songeons qu'à notre pauvre Bill qui est toujours couché là-bas dans les roches et si blessé. Qu'allons-nous faire ? — Allons le retrouver, dit Bout-de-Bois, peut-être pourrai-je le ranimer ? En avant, Kiki, et sois sage. » Ils refirent tous trois le chemin parcouru par la petite guenon seule un moment avant et retrouvèrent le malheureux Bill toujours sans connaissance. L'œil grave, l'excellent Bout-de-Bois lui fit un rapide pansement avec son mouchoir, puis il l'installa le mieux possible, aida de Shirley, et il finit par décider : « Il faut aller à la recherche de secours, bien vite ! Je vais partir et tu garderas le blessé pendant ce temps. Maintenant, pour que je sois sûr de te retrouver, aie soin de crier toutes les cinq minutes de toutes tes forces. — Entendu, » fit Shirley en s'asseyant près du blessé. Tout d'abord, cela marcha bien. Shirley passait son temps à éventer les tempes du blessé avec son petit mouchoir, à lui embrasser la main ; puis elle criait de toutes ses forces, comme on le lui avait recommandé. Mais le temps lui paraissait long, bien long. Il lui semblait que le ciel s'assombrissait et que la nuit allait venir. Que deviendrait-elle alors, seule avec ce blessé dans ce cirque rocheux, triste et désolé ? Au loin, des cris de bêtes se faisaient déjà entendre. Shirley les écoutait en frissonnant sans les reconnaître. Quels fauves pouvaient habiter ces roches ? Elle tremblait autant pour Bill sans défense que pour elle et elle vint s'asseoir tout contre lui. « N'aie pas peur, Billy, cher Bill, murmura-t-elle à son oreille comme s'il eût pu l'entendre. Je ne te quitterai pas. Et s'il vient de méchantes bêtes, je les chasserai, je te défendrai comme si souvent tu m'as défendue toi-même. » Mais elle sentait son petit cœur se serrer, malgré son courage, et elle pensait à toutes les petites filles de la terre qui sont à cette heure-là couchées, bordées et bercées par une maman bien tendre. Pauvre Shirley ! Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait connu ce bonheur. Seule, abandonnée, suprême défense d'un blessé inanimé, elle se sentait mourir de tristesse et de frayeur dans la nuit commençante parmi les grandes ombres menaçantes des rochers rouges. Et puis il faisait froid maintenant. Le pauvre Bill ne souffrirait-il pas doublement, inanimé par ce temps glacial ? Tendrement, la petite se coucha contre lui pour le réchauffer de son corps, comme le font les chiens du mont Saint-Bernard lorsqu'ils ont découvert un blessé dans la neige de leur montagne. Et, parce qu'elle avait beaucoup pleuré, beaucoup tremblé et aussi parce qu'elle était encore toute petite et qu'à cet âge-là on a sommeil envers et contre tout, elle finit par s'endormir pelotonnée contre Bill qu'elle protégeait de son corps et enlaçait de ses petits bras. Combien de temps ce sommeil dura-t-il ? Ah ! si la pauvre Shirley avait été éveillée, comme elle aurait tremblé en voyant les étranges visites qui peuplèrent ces instants ! Tout d'abord, ce fut une grande ombre qui s'approcha lourdement et se pencha sur elle, la flaira longuement. Un ours ? Quelle frayeur elle eût pu en avoir si, terrassée par la fatigue, elle n'avait été vaincue par un sommeil lourd comme la mort ! Puis ce furent de petits rongeurs ressemblant à des renards qui vinrent rôder tout autour, des singes énormes



Mais, peut-être attendris par l'abandon de la petite, peut-être chapitrés en langage animal par la petite Kiki dont la vigilance entourait le sommeil de sa petite maîtresse, aucun ne lui fit le moindre mal et tous s'éloignèrent lentement après avoir considéré et flairé le groupe attendrissant. La nuit avançait, toujours glacée, et Bout-de-Bois ne revenait pas. et Shirley dormait toujours. Ce fut alors que le galop de deux chevaux se fit entendre. Presque aussitôt deux cavaliers débouchèrent dans l'espèce de cirque formé par les roches et l'un d'eux tout frêle et mince sauta à terre « Qu'est-ce que cela ? Une enfant et un blessé... voyez, Harry ! » Déjà, l'autre cavalier l'avait rejoint. « C'est ma foi vrai. L'homme est blessé mais la petite dort. — Et elle a dû bien pleurer avant de s'endormir, la pauvre mignonne, voyez tout son col est trempé et ses petits yeux gardent encore des diamants à leurs cils. Est-elle mignonne ainsi pelotonnée au cou de son père, sans doute ? Qu'allons-nous faire d'eux, Harry ? Nous ne pouvons les laisser ici ? — C'est vrai. Il n'y a aucun secours à espérer aux alentours ! Le mieux est de les transporter chez notre père Alice. — Certes, dit l'intrépide amazone qui ressemblait à un jeune garçon de costume seulement et avait le cœur tendre d'une maman. Harry, tâchez de charger le blessé sur votre cheval et n'allons pas trop vite, afin de ne pas rouvrir sa blessure. En route. Viens chérie. » Mais le sommeil de Shirley était si lourd, que ni les douces paroles ni les baisers ni les caresses de la jeune fille ne parvinrent à l'éveiller. « Bah ! Tant pis, fit celle-ci en la prenant doucement dans ses bras. Je vais l'emporter toute endormie. Elle n'est pas si lourde la pauvre chérie. On dirait un petit ange avec ses boucles blondes... » Et, l'ayant placée en travers de son cheval, miss Alice Rosenfeld, la blonde fille du milliardaire aux caprices rapides, lança son cheval hors du cirque de roches suivie par son frère Harry transportant le mieux possible le blessé. Ce fut ainsi que, toute surprise Shirley s'éveilla le lendemain seulement couchée confortablement dans un joli petit lit blanc. Avant d'ouvrir les yeux elle sentit avec surprise sous son corps le contact doux et élastique d'un matelas auquel elle n'était plus habituée depuis longtemps. Et machinalement, elle enlaça le traversin de ses petits bras croyant encore être couchée à côte de Billy, dans la montagne. Mais elle entr'ouvrit un œil et rencontra un oreiller de dentelle. Alors toute surprise elle s'assit se frotta les yeux. Elle ne pouvait en croire ses regards. Autour d'elle, c'était le luxe joli d'une chambre coquette et confortable. Le soleil traversait les rideaux de tulle et sur ses pieds un couvre-pieds de satin rose s'étendait moelleusement. Toute effarée elle murmura en se pinçant violemment le bras : « Est-ce que c'est un rêve ? Mais non. Aïe ! Je sens très bien que je suis réveillée. Alors, où suis-je ? Au paradis, peut-être... pour être si bien ! » Juste à ce moment une longue et élégante jeune fille vêtue de blanc vint se pencher sur elle et posa un baiser sur son front. « Voilà, fit Shirley tout haut. C'est bien le Paradis puisque voilà un ange. J'ai dû mourir là-bas dans les méchantes roches et maintenant tout va bien, je suis très heureuse. » Mais soudain elle jeta un grand cri : « Oh ! Et Bill... le cher Bill... Oh ! dites monsieur l'Ange, est-ce qu'il n'a pas mérité de venir au ciel... ou bien est-ce qu'il n'est pas mort lui aussi... pour que je ne le retrouve pas ici ? Où est-il, mon cher ami ? Dites... »



Shirley, en s'éveillant dans une si jolie pièce et en voyant penché sur elle un si doux visage, s'était crue au paradis. Elle continua de le penser en entendant la voix harmonieuse qui lui répondait : « Soyez tranquille, petite, le blessé est entre bonnes mains. Il guérira certainement. » Alors, Shirley fondit en larmes désespérées : « Mais alors, alors... je ne le verrai plus ! Puisque moi je suis au paradis... Oh ! J'ai bien du chagrin, monsieur l'Ange, parce que le paradis sans mon cher Bill, voyez-vous, ce n'est plus du tout le paradis pour moi ! — Mais vous n'êtes pas au paradis, petite folle, reprit la jeune fille, qui se penchait sur elle, attendrie. Vous êtes sur terre, dans une maison amie près de la chambre où est soigné ce blessé que vous aimez tant. » La petite joignit les mains, en extase : « Mais vous, alors... vous n'êtes pas un ange ? — Si, c'est un ange, dit derrière elle une bonne grosse voix, mais c'est un ange descendu du ciel pour soigner et recueillir sur la terre les petites filles perdues. Dites-nous votre nom, mon enfant, et celui de vos parents, ainsi que leur adresse afin que nous puissions les avertir. » Mais Shirley, ouvrant de grands yeux, ne trouva que ceci à répondre, pour la plus grande surprise de ses interlocuteurs : « En fait de parents à prévenir, il n'y aurait que Bout-de-Bois. Mais qu'est-il devenu ? Cela, je n'en sais rien... et il est ma seule famille avec Kiki et Darling... » La jeune fille regarde le docteur avec étonnement. « Que dit-elle ? Un bout de bois qui est sa famille... La pauvre petite doit avoir la fièvre, elle délire. » Mais Shirley, un peu remise de ses émotions, finit par s'expliquer plus clairement et la jeune fille s'écria : « C'est donc à vous ce petit singe qui est revenu jusqu'ici accroché à la queue de mon cheval ? Je vais le chercher. » En apercevant la mignonne Kiki dans les bras de sa protectrice, Shirley éprouva une si grande joie, qu'elle se dressa sur son lit et se mit à danser en pyjama, au plus grand étonnement du docteur, une gigue effrénée. « Kiki est là... et Bill va guérir ! Ah ! que je suis contente... que je suis contente ! » Et Kiki, dans la joie partagée, se mit à danser devant elle avec tout autant de démonstrations de joie. Cependant, le bon docteur dit à la jeune fille : « Chère miss Alice, votre petite protégée est délicieuse, mais je crains que vous ayez fait là une recrue un peu bruyante. Il va falloir lui expliquer les habitudes de la maison et tâcher de la discipliner un peu, sans quoi vous aurez bien des ennuis avec M. votre père. » En entendant cela, Shirley avait dressé l'oreille. Elle s'arrêta un pied en l'air et demanda gravement : « Est-ce qu'il y a quelqu'un de méchant ici ? — Non, non, chère petite fille, s'empressa de dire la charmante miss Alice. Mon père est seulement un peu original. Il déteste le bruit et le mouvement. Il veut vivre dans le calme le plus complet et il n'endure aucun bruit dans la propriété. C'est pourquoi je fais de si longues randonnées à cheval avec mon frère. Ainsi nous dépensons notre besoin de mouvement et nous sommes sages et silencieux ici comme notre père le désire. — Alors, fit-elle déçue et penaude, il ne faut pas rire, ni danser, ni chanter... »



« Pas... pas trop », fit timidement la jeune fille. — Et... parler ? Il ne faut pas non plus ? — C'est à dire... Il vaut mieux se taire devant mon père, mais quand nous serons seules entre nous, vous pourrez parler tant que vous voudrez, petite chérie ! — Ah ! dit Shirley gravement. Je comprends ! Votre dady est très sévère et vous avez peur de lui ? — Tout le monde a peur de lui, ici, dit comiquement le docteur. — C'est drôle, dit Shirley, son petit nez relevé en bataille. J'ai jamais peur, moi ! De rien ni de personne. — Hum ! Hum ! fit le docteur, nous verrons cela. Mais comment allez-vous présenter cette enfant, miss Alice ? » Très grave toujours, Shirley dit à sa bienfaitrice : « Soyez tranquille. J'ai très bien compris ce qu'il faut faire pour que vous n'ayez pas d'ennuis et vous êtes si bonne et si belle, que nous ferons bien attention, Kiki et moi, afin de ne pas vous ennuyer. N'est-ce pas Kiki... on ne nous entendra pas... » Puis soudain, avec un éclat de rire, elle lança une de ces boutades dont elle était familière et qui déridaient infailliblement ses auditeurs : « Tout de même, quelle chance, hein ! que je n'aie pas un perroquet au lieu d'un singe ?... » Le docteur et miss Alice ne purent retenir un éclat de rire et tout à coup la porte s'ouvrit, tandis qu'une voix aigre et courroucée s'écriait : « Hein ? Quel est tout ce bruit ? Qui se permet de rire ainsi dans ma maison ? » Immédiatement, le docteur et Alice s'étaient figés silencieux et immobiles, visiblement terrifiés. Shirley se coula rapidement sous les couvertures avec Kiki dans ses bras et ne laissa sortir que le bout de son nez. Elle aperçut ainsi une grande silhouette maigre, un visage pointu, au nez long, aux yeux petits et durs, au crâne chauve. « Oh ! pensa-t-elle, il ressemble à un vieil aigle déplumé ! Est-ce possible que ce soit le papa de cette jolie miss Alice ? » Elle avait bien envie de rire, mais elle se retenait héroïquement en songeant à la promesse qu'elle avait faite. Mais voici que Kiki, dont la fidélité au serment était moins stoïque, entreprit de passer son nez par-dessus les couvertures afin de voir aussi ce qui pouvait se passer. Les efforts que faisait Shirley pour la faire rentrer attirèrent les yeux du terrible Rosenfeld qui bondit : « Hein ? Que vois-je dans ce lit ? Un enfant ? Un enfant ici ? Qui l'a amené ? Qui l'a installé ? » Très timidement, Alice expliqua : « Excusez-moi, mon père, mais cet enfant était avec le blessé que nous avons recueilli, Harry et moi. Nous ne pouvions le laisser seul en pleine montagne. Il faut que nous le gardions tandis que guérira son ami blessé, car la pauvre petite fille est incapable de nous indiquer un nom, ni une adresse de personne capable de la recueillir. — Non, non ! cria le milliardaire avec un grand geste. Pas d'enfant ici ! Cela crie, cela saute, cela fait du bruit... Je permets le blessé, mais pas l'enfant ! » Alors, bondissant de son lit en pyjama rose, tel un petit diable d'une boîte, Shirley vint se précipiter aux genoux du terrible homme et les enlaça de ses petits bras en suppliant : « Oh ! Ne me renvoyez pas, monsieur... Vous ne me verrez ni ne m'entendrez... je suis habituée à ne pas parler. Quant à mon singe, il est muet de naissance... — Comment ? fit sir Rosenfeld en secouant ses jambes maigres pour repousser Shirley, il y a un singe aussi ? — Oui, mais un singe, ça ne parle pas... Ce n'est pas comme si j'avais un perroquet », dit malicieusement Shirley rééditant sa plaisanterie dont elle avait vu l'effet. Le nez du milliardaire se pinça. Il fit une grimace dont on ne savait si ce n'était pas un sourire réprimé et il dit : « Bon ! Bon... gardez-les. Mais à la première incartade, dehors...



Certes, Shirley était bien heureuse de se voir acceptée par le terrible milliardaire mais elle entendait encore sa menace : « A la première incartade dehors ! » Et elle tremblait, ne sachant pas très bien ce que signifiait « incartade ». « Pourvu que je n'en fasse pas une se disait-elle tout bas ce doit être terrible. Le plus ennuyeux, c'est que, ne sachant pas ce que c'est je suis bien capable de la faire sans m'en douter ! » Elle aurait bien questionné miss Alice si douce, ou le bon docteur, mais ils étaient sortis de la chambre, en même temps que M. Rosenfield pour aller voir Bill sans doute et Shirley restait en tête à tête avec Kiki. Evidemment, ce n'était pas celle-ci qui eût pu lui donner d'intéressants conseils ! Perplexe assise sur son lit, en pyjama, un pied dans sa main, Shirley interrogea cependant avec gravité le petit singe qui l'imitait prenant la même pose qu'elle sur la carpette. « Dis, Kiki, tu ne sais pas non plus ce que c'est qu'une « incartade » ? Bien entendu ! Tiens tu n'es qu'une petite ignorante ! Ah ! si seulement Bill était guéri, on pourrait le lui demander. Il est si savant, il sait tout. Ou encore si nous avions notre cher Bout-de-Bois ici... » Cette pensée fit soudain bondir Shirley. « Mais au fait Bout-de-Bois. Où est-il ? A-t-il été aussi recueilli par miss Alice ? Il faut aller le lui demander... » Et sans songer qu'elle était encore en pyjama prenant son singe sous son bras, Shirley s'élança dans les couloirs à la recherche de miss Alice. Elle ne se doutait pas la pauvre Shirley que c'était la première incartade que de courir à toutes jambes dans ces couloirs silencieux où personne ne circulait, sans avoir des semelles de caoutchouc, pour respecter la consigne de calme et de silence imposée par le maître. Mais, comme elle galopait ainsi, elle vit venir à elle un valet de chambre raide et compassé qui portait une tasse de chocolat sur un plateau et qui la gronda sévèrement. « Il ne faut pas courir ainsi, miss. Ici c'est défendu. Il ne faut pas non plus faire claquer les talons. On ne doit pas vous entendre poser le pied par terre. Ou Mr Rosenfield se fâche. — Oh ! fit Shirley qui lâchait par terre Kiki dans sa surprise ça doit être joliment difficile de marcher sans poser le pied par terre. On ne peut pas voyons. — Mais si, regardez et faites comme moi. Glissez le pied. » Shirley amusée contempla un instant la marche digne calme et ouatée du valet de chambre puis, derrière lui elle se mit à marcher en l'imitant avec une gravité impayable copiant sa pose, son port de tête son flegme. Derrière elle, Kiki bien entendu, immédiatement se mit à répéter les mouvements. Et quand ils arrivèrent au bout du couloir M. Rosenfield, qui sortait de sa chambre aperçut derrière son valet de chambre cette étrange procession. « Qu'est-ce que cela ? fit-il, furieux, en fronçant son grand nez pointu. Voilà déjà la protégée de ma fille qui fait des siennes ! En voilà, une tenue ! Qu'est-ce que vous fabriquez en pyjama ici ? » Correctement Shirley s'était immobilisée, d'une voix si basse qu'elle était imperceptible elle répondit : « J'apprends. — Hein ? fit-il en se penchant, que dites-vous ? — J'apprends répéta-t-elle aussi bas. — Je ne vous entends pas, dit le milliardaire furieux, parlez donc qu'on vous comprenne. Plus haut, sapristi ! — Ah ! bon dit Shirley avec son ton habituel. Moi, je me souvenais que vous ne vouliez ni m'entendre parler ni souffler. Mais si vous êtes un peu dur d'oreilles, il n'y a pas à se gêner ! » Cette fois, M. Rosenfield se redressa, vexé. « Comment cela ! Je ne suis pas dur d'oreilles et je vous prie de répondre correctement. Que faites-vous dans cette tenue ? — J'apprends à marcher sans poser le pied par terre comme lui, dit-elle en désignant le valet de chambre. C'est difficile, mais j'y arrive et on ne m'entend pas parce que je suis nu-pieds. Tu vois ! »



M. Rosenfield aussanta en s'entendant tutoyer et il contempla gravement cette chose attendrissante entre toutes : le petit pied nu de Shirley qu'elle levait vers lui, tout rond et tout rose. Déconcerté, il ne trouva à répondre que cette chose vague : « On ne lève pas ainsi la jambe ! — Mais si, dit Shirley. On peut même la lever plus haut. Regardez ! Seulement, vous, vous ne pourrez pas le faire, parce que vous êtes trop raide ! — Je n'en ai nulle envie, protesta le milliardaire qui, stupéfait, recevait dans sa main le pied de Shirley, comme pour un vigoureux shake-hand sans que la petite ait perdu l'équilibre. Et veuillez tenir vos pieds en place ! En voilà des façons ! Allons, rentrez chez vous, mademoiselle, ce sont des manières de saltimbanque ! » Sentant que les choses se gâtaient, Shirley s'empressa de regagner sa chambre, toujours suivie de Kiki, et elle y trouva miss Alice qui la gronda sévèrement : « Il ne faut pas vous promener ainsi. Habillez-vous vite et allez dehors, ma petite. Vous irez tout au fond du jardin vers le pavillon des gardiens et vous jouerez là, bien sagement, sans rien déranger ni abîmer, n'est-ce pas ? Il faut être sage si vous voulez qu'on vous garde, chérie. » Attendrie par un doux baiser, Shirley promit tout ce qu'on voulut, puis, suivie de l'indispensable Kiki, elle se dirigea rapidement vers le fond du jardin. C'était bien dur, évidemment, de traverser ces belles pelouses sans se rouler sur l'herbe, ces massifs superbes sans se blottir dedans, ces fleurs innombrables sans en cueillir une et de ne pas courir après les papillons. Mais Shirley se souvenait de sa promesse à miss Alice et elle était de marbre devant les tentations. Dignement, en imitant machinalement la démarche compassée du domestique de M. Rosenfield, elle traversait les jardins, sans paraître les voir et ne respira librement que lorsque, après un petit parc, elle vit la demeure du gardien. Là elle pourrait jouer tranquillement, sans être vue ni entendue de la maison. Quel soulagement ! De joie elle en fit une pirouette, immédiatement imitée par Kiki. Un éclat de rire leur répondit. « Tiens, fit Shirley, il y a du monde ! » Et elle découvrit, derrière un massif de cactus, un petit nègre un peu plus jeune qu'elle, qui riait de tout son cœur. C'était le fils des gardiens de la propriété, tous deux d'excellents nègres, bons et doux, qui firent à Shirley le meilleur accueil quand elle leur eut conté son aventure. « Jouez là tous les deux bien sagement, dit le père du petit négro. Pas faire de bruit ! Pas crier. Le maître se fâche ! » Et, avec un bon sourire, il s'éloigna pour aller soigner ses salades. Un moment, les enfants se regardèrent sans oser bouger. Puis Shirley, s'enhardissant, prit la main de son compagnon et commença à se promener. Avec quelle joie elle découvrit un beau grand bassin ! « On dirait la mer, en plus petit ! fit-elle, joyeuse. Oh ! j'ai une idée. On va jouer à « la traversée de l'Atlantique ».

— Ça fait pas di bruit ? demanda le petit, consciencieux. — Non, non, promit Shirley. On va construire un avion avec des petites branches. Je te l'attacherai sur le dos et tu t'envoleras jusque de l'autre côté du bassin. Alors, je te porterai en triomphe comme notre grand colonel Lindberg. » L'orgueil d'être comparé au héros de l'air fit taire tous les scrupules du jeune Tom. Il se laissa complaisamment attacher au dos des sortes d'ailes faites de branchettes entrecroisées, puis, campé au bord du bassin, il écouta le discours que Shirley faisait d'un ton mélodramatique et par lequel elle annonçait au monde cette tentative périlleuse : la traversée de l'Océan par le célèbre aviateur Tommy. Puis Shirley déclara : « Attention, quand je dirai trois, ouvre les bras et vole. Un, deux... » Il ouvrit les bras et... ce qui devait arriver arriva...



Il faut croire que le jeune Tommy n'avait aucune disposition pour imiter le célèbre Lindberg. Lorsque Shirley lui eut crié « Trois... Vole ! » Il ouvrit les bras, essaya de voler et ne bougea pas d'un pouce. Alors, Shirley, pour l'aider, l'aida d'une vigoureuse poussée et l'aviateur débutant s'élança au-dessus du bassin qu'il devait franchir. L'élan donné par Shirley était tel, qu'il porta Tommy au moins un mètre en avant. Puis, au moment où Shirley trépignait d'enthousiasme, le malheureux aviateur, battant des bras, s'effondra dans le bassin avec un grand « floc » qui envoya de l'eau tout autour et particulièrement sur la robe de Shirley. « Maladroit ! s'écria celle-ci avec colère. Petit sot ! Tu ne pouvais pas faire comme je te disais. » Mais toute la colère de la petite tomba en voyant que le pauvre aviateur ne parvenait pas, malgré tous ses efforts, à se tirer de sa déplorable situation. Le bassin n'était certes pas bien profond ; mais les ailes qu'on lui avait attachées aux bras paralysaient ses efforts ; il s'embarrassait dedans et se retournait dans tous les sens, comme une carpe sous l'eau clapotante. « Malheureux, criait Shirley, sors donc un peu ta tête, ou tu vas être asphyxié par l'eau ! — » Hélas ! le petit nègre, la tête sous l'eau, ne pouvait rien entendre. De grands bourdonnements emplissaient ses petites oreilles, tandis qu'il se trémoussait vainement dans l'eau froide. « Il va se noyer ! se désolait Shirley, effrayée réellement. Et il n'y a personne — » Alors la généreuse Shirley prit un parti héroïque. Sans même prendre le temps de se déchausser, elle se laissa glisser dans le bassin. Ainsi qu'elle le pensait, l'eau n'était pas assez profonde pour arriver plus haut que sa poitrine ; cependant, elle avait compté sans la couche de mousse visqueuse et glissante que l'eau avait, à la longue, déposée sur le fond de ciment du bassin. A peine fut-elle descendue dans l'eau, que ses pieds glissèrent, se dérobèrent. Et Shirley fut aussitôt une petite masse barbotante et trébuchante comme sa victime au secours de laquelle elle se portait. En une seconde, elle mesura le péril. Alors oubliant toutes les recommandations, elle se risqua à appeler : « Au secours ! Au secours ! — » Et tout en roulant au fond du bassin, elle tenta de rattraper le pauvre Tommy et de le maintenir au-dessus de l'eau. Hélas ! tous ses efforts eussent été inutiles et les enfants risquaient de se noyer stupidement par soixante centimètres de fond, tant il était difficile de retrouver son équilibre sur ce sol glissant, si une poigne solide n'eût tiré Shirley par l'épaule. Dégoulinante d'eau, toute tachée de vase et de mousse verdâtre, la petite émergea du bassin, les yeux écarquillés, les lèvres tremblantes, pour se trouver en face de son sauveur qui n'était autre que... M. Rosenfield lui-même ! « Ça, par exemple — » fit Shirley, effarée. Mais son émotion s'effaça devant l'urgence du danger. « Et Tommy ! s'écria-t-elle. Oh ! monsieur, je t'en prie, sauve-le aussi, le pauvre Tommy ! — Comment, fit M. Rosenfield, de plus en plus furieux, il y a quelqu'un d'autre ? » Et, étendant son grand corps sec, il finit par attraper une main noire qui sortait de l'eau toute crispée. Au bout de la main parut un bras, puis une chose étrange qui tenait de l'oiseau déplumé, du singe, du nègre et de l'accidenté de chemin de fer ! Il y avait une tête, des pieds, des mains, mais aussi un inextricable fouillis de vêtements et de planchettes, de bouts de bois, de feuillages emmêlés, le tout assaisonné de vase et de mousse. « Qu'est-ce que cela ? fit le milliardaire ahuri. — C'est Tommy, le fils du jardinier-gardien, avoua piteusement Shirley qui débarrassait son compagnon de ses liens. — Ah ! Et puis-je savoir qui a mis ce malheureux enfant dans cet état ? »



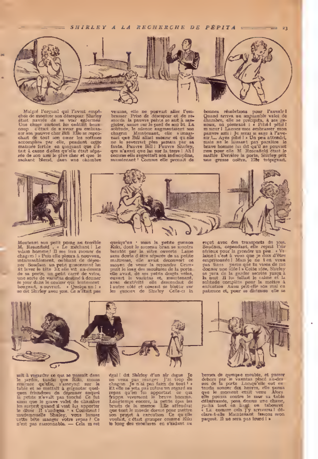
« Mais, c'est lui », déclara Shirley, indignée. Parce qu'il a été assez maladroit pour ne pas savoir voler jusqu'à l'autre bord. On jouait à la traversée de l'Atlantique, tu comprends, monsieur. — Je comprends que vous êtes un petit être malfaisant et indiscipliné, que toutes vos intentions semblent inspirées par le diable, et que je ne vous tolérerai pas plus longtemps dans ma maison comme une cause de trouble et de scandale ! Allez, partez tout de suite, je vous chasse ! — Oh ! monsieur, fit Shirley, contrite, pas avant que je vous aie remercié ! Pensez, sans vous, nous étions noyés tous les deux ! » Et d'un élan avec son agilité extraordinaire, elle sauta au cou du milliardaire, sans qu'il se fût baissé, cependant et y demeura accrochée de ses deux petits bras, tandis qu'elle lui plaquait deux gros baisers sur les joues. « Mais lâchez-moi, lâchez-moi donc ! protestait M. Rosenfield, qui tentait vainement de se débarrasser de la petite. Voulez-vous me lâcher petite misérable ? » Mais la petite misérable ne lâchait pas sa proie et miss Alice, qui accourait avec son frère Harry et les gardiens, eut la douce surprise de trouver sa protégée dans les bras de son père. « Oh ! bravo ! fit-elle toute heureuse, vous avez fait la paix avec Shirley, père ? N'est-ce pas que c'est un ange ? — Dites un démon plutôt, fit le milliardaire excédé en parvenant à dénouer enfin les petits bras tenaces de l'enfant. Cette petite a des idées comme personne ! J'en ai assez. — Oh ! m'sieur ! fit Shirley en le regardant de coin avec une moue irrésistible, tu ne vas pas me mettre à la porte, maintenant que tu m'as embrassée ! — Je vous ai embrassée ? Moi ? Moi ? Petite impertinente ! Quand ? — Tout à l'heure, là, quand j'étais dans vos bras. J'ai senti quelque chose de mouillé sur ma joue. — Bon, bon, bon, c'est suffisant, grommela-t-il rageur. Taisez-vous et tâchez de mieux vous tenir à l'avenir ! Voyez dans quel état vous m'avez mis ! Je suis trempé ! » En effet, le repêchage d'abord et, ensuite, les effusions de Shirley avaient trempé les vêtements du milliardaire et, de plus, y avaient laissé d'horribles traces de boue et de vase. Toute heureuse de voir qu'on voulait bien garder sa protégée, miss Alice s'empressa. « Je vais vous brosser, père, venez... » Et Shirley resta toute perplexe en compagnie seulement du jeune Harry qui le regardait d'un air moqueur. C'était un jeune homme de vingt ans environ au regard malicieux, aux lèvres très bonnes. Du coin de l'œil, il examinait la petite et finit par dire : « Eh bien, mademoiselle Shirley ? — Eh bien, monsieur Harry ? riposta Shirley en levant le nez. — Voilà de fâcheux débuts, il me semble, pour une petite personne qui doit se faire oublier. Votre singe est plus sage que vous. » Du bout de la cravache qu'il tenait, il montrait Kiki très occupée à manger des sortes de noix sur une branche. « Kiki a de la chance, soupira Shirley en baissant la tête. Elle n'a pas de langue, elle ! — Comment, pas de langue ? C'est un phénomène ? — Enfin, je veux dire qu'elle n'éprouve pas le besoin de l'agiter tout le temps comme moi. C'est terrible, tu sais, monsieur ! — Si je sais ! dit le jeune homme avec conviction. Moi aussi, je suis terriblement bavard et bien souvent je me fais gronder par mon père ! Aussi, je me venge quand je suis seul et je parle tout le temps ! — Tu parles aussi tout seul ? fit-elle, enchantée. Comme moi ? Oh ! que c'est amusant ! Mais, alors, on va être des amis tous les deux ? D'abord, tu me plais beaucoup ! Tu ressembles à mon cher Bill ! — Vraiment ? fit le jeune homme amusé. Alors, shake-hand ! » Mais, déjà, Shirley l'embrassait fraternellement, lorsqu'il reçut sur le bras gauche un nouveau fardeau : c'était Kiki qui, imitant Shirley, comme toujours, lui passait son petit bras autour du cou.



Le jeune Harry riait de tout son cœur et portait sur ses bras Shirley à droite et Kiki à gauche lorsqu'il vit soudain son père venir à lui. Du coup, ce garçon cependant hardi manqua en perdre contenance et faillit lâcher ses deux nouvelles amies par terre. Décidément, ce terrible homme faisait peur à tout le monde ! Sauf à Shirley bien entendu qui, se raccrochant au cou de son ami, l'admonesta sévèrement : « Attention donc ! tu as failli me lâcher ! C'est ton papa qui te fait un effet pareil ? Il n'est cependant pas méchant, pas méchant du tout ! Pourquoi en as-tu peur ? Il te gronde ? Moi, il m'a sortie de l'eau où je manquais me noyer et il m'a embrassée. Alors acheva-t-elle avec son petit sourire malicieux du coin de l'œil adressé au rébarbatif M. Rosenfield, alors, moi, je n'en ai pas peur... pas peur du tout ! » Nul n'eût su dire l'effet produit par ce discours sur l'irascible milliardaire, car il avait caché son regard sous ses épais sourcils broussailleux. Il dit amèrement : « Oui, mais Harry a des raisons, lui, de craindre mon mécontentement ! — Pourquoi ? fit Shirley, candide. Il n'est pas sage ? — Il est paresseux comme une couleuvre, clama le vieil homme. Que faites vous là, mauvais garçon, au lieu de travailler votre version latine dans votre chambre ? Vous préférez vous amuser ! — Que voulez-vous, mon père, expliqua le jeune homme, très rouge, les études ne me disent rien ! Je suis un sportif et... — Oui ! oui ! je connais l'antienne ! fit son père en le menaçant du doigt avec sévérité. Et c'est ainsi que vous resterez toujours un butor, un ignare, un âne !... Rentrez chez vous et travaillez ! » Tout penaud, le jeune homme déposa Shirley à terre et se dirigea vers la maison l'oreille basse ; derrière lui M. Rosenfield se mit à marcher avec irritation et Shirley le suivit scrupuleusement sans prononcer une parole. A la fin, il baissa la tête vers elle : « Eh bien, quoi ? que me voulez vous ? — Je voudrais, fit-elle très calme, savoir pourquoi vous avez appelé Harry... âne ? — C'est parce que c'est un ignorant ! dit-il sèchement. — Ah ! dit Shirley, perplexe. Ça ne sait pas lire, un âne ? — Naturellement ! Aussi, on appelle ainsi tous les gens qui, par leur faute, restent ignares. — Et les rhinocéros, est-ce qu'ils savent lire, eux ? — Vous vous moquez de moi, je pense ? Naturellement, ils ne savent pas, ce sont des animaux ! — Alors, dit Shirley, logique, pourquoi vous n'appelez pas aussi bien Harry : rhinocéros, alligator, ou même simplement poney ? » M. Rosenfield asséna un terrible regard à son petit contradicteur. Puis, sèchement, il déclara, en allongeant le pas pour la quitter : « Parce que, de tous, les ânes sont les plus entêtés des animaux ! — Ah ! » fit Shirley qui demeurait pensive au milieu de l'allée. Au bout d'un moment, elle se tourna vers Kiki et lui communiqua sa façon de penser : « Il n'est pas méchant, tu sais... Il a l'air comme ça, mais il ne faut pas en avoir peur comme les autres... En attendant, viens avec moi, nous allons consoler le pauvre Harry qui est enfermé, par ce beau soleil, à faire je ne sais quoi ! » Quand elle pénétra après avoir frappé chez le jeune homme, elle le trouva écrivant : « Tiens ! fit-elle surprise, tu fais des devoirs comme en classe ! Ça me rappelle le temps où j'étais en pension. Ah ! que je me suis ennuyée ! — Bon ! Eh bien, tais-toi ! Amuse-toi silencieusement ! » Bien décidée à suivre ce conseil, Shirley s'assit par terre et se mit à confectionner des cocottes en papier avec un journal qui traînait. Elle en fit tant et tant que, bientôt, il y eut dans la chambre une véritable armée de cocottes. On ne savait où mettre le pied pour ne pas en écraser une



C'est sans doute pour cette raison que grimpant après les rideaux Kiki avait pris le parti d'aller s'asseoir sur la barre de cuivre qui les soutenait et, là-haut, s'était mise à grignoter consciencieusement les petits glands qui garnissaient les rideaux de velours. Shirley, levant la tête, l'aperçut et s'indigna, les bras croisés, mais à voix basse « Kiki, malheureuse, que faites-vous ? Voulez-vous descendre ? » Mais Kiki, imperturbable, continuait à grignoter les glands de soie rouge, dont le noyau de bois semblait fort savoureux « Kiki, descendras-tu ? » s'emporta Shirley. Attends ! » Armée d'un de ses petits souliers, seul projectile qu'elle eut à portée de la main, elle menaçait Kiki, toujours tranquille sur son perchoir « Oh ! se désolait Shirley, si je la laisse faire, elle va manger tout le rideau ! Et que dira M. Rosenfield ? C'est peut-être cela qu'il appelle une incartade ? Descendras-tu ? Non ? » Maintenant, Shirley empoignant le rideau l'agitait de toutes ses forces, elle le secouait en tous sens, tirait dessus dans la louable intention de faire descendre son petit singe. Mais voici que le résultat fut tout autre hélas ! La tringle, à force d'être secouée, finit par se décrocher et tomba, avec les lourds rideaux de velours sur la tête de Shirley qui, du coup s'assit par terre et, ce qui est bien plus grave à travers la table de travail de Harry, éparpillant les livres, renversant l'encrier dévastant tout avec un grand bruit de ferraille et de verre brisé le projetant hors de son fauteuil « Que se passe-t-il ici ? cria au même moment une voix irritée et désagréable que tout aussitôt, Shirley reconnut pour être celle de M. Rosenfield. En voici un tapage ! » Mais devant le désordre indescriptible de la chambre et les dégâts effrayants, sa colère ne connut plus de bornes « Ah çà ! on dirait ma foi que le diable est entré dans cette chambre pour y mener son sabbat ! Quelle horreur ! Seriez-vous devenu fou Harry ? Est-ce une position pour écrire ? » Le malheureux Harry dans son émotion n'avait pas encore trouvé la force de se redresser. Il gisait toujours à terre, les cheveux en désordre, les vêtements tachés d'encre parmi les débris de ses cahiers et de ses livres. Il protesta « Ce n'est pas moi, mon père, je le jure ! Je ne sais ce qui... » Mais à ce moment tous les yeux se tournèrent vers la tête ébouriffée de Shirley qui, émergeant des lourds plis de velours rouge, se levait courroucée, vers la corniche sur laquelle Kiki continuait à narguer l'orage « Oh ! méchante Kiki ! Et tu n'es pas descendue ! — Comment ! c'est encore votre protégée ! cria M. Rosenfield à sa fille. Cette enfant est infernale ! J'entends que, désormais elle vive enfermée dans sa chambre. Je ne veux plus la voir. J'en ai assez : cette dernière incartade passe les bornes ! » Alors on entendit les sanglots véhéments de Shirley : « Hi hi, hi ! C'était ça ! Je vous demande pardon, monsieur, je ne savais pas... » Mais, violemment, le milliardaire lui coupait la parole « Allez dans votre chambre et tout de suite ! Je vous chasse !... » Alors rappelant à elle toute sa petite dignité Shirley ravala ses larmes. D'un air tout à fait grave elle redressa la tête et se dirigea vers la porte en serrant les coudes. Mais comme elle allait sortir accompagnée par sa protectrice navrée elle se retourna soudain et avec un clin d'œil malicieux adressé à l'irascible M. Rosenfield : « Je m'en vais, mais êtes donc, monsieur : il n'y a pas que les ânes d'entêtés ! » Épouvantés tous les assistants se regardèrent. Quelle sottise allait encore dire cette incorrigible ? M. Rosenfield fronça terriblement ses gros sourcils prêt à bondir. Mais candide la petite achevait en montrant Kiki toujours campée à son poste élevé : « Eh bien oui ! les singes aussi il me semble ! » Et elle sortit dans un éclat de rire.



Malgré l'orgueil qui l'avait empêchée de montrer son désespoir, Shirley était navrée de se voir enfermée. Une chose surtout lui coûtait beaucoup : c'était de n'avoir pu embrasser son pauvre cher Bill. Elle se reprochait de tout son cœur les sottises accomplies par elle, pendant cette matinée fertile, en songeant que c'était à cause d'elles qu'elle était séparée de son ami le plus cher et que, le sachant blessé, dans une chambre voisine, elle ne pouvait aller l'embrasser. Prise de désespoir et de remords, la pauvre petite se mit à sangloter, assise sur le pied de son lit. La solitude, le silence augmentaient son chagrin. Maintenant, elle s'imaginait que Bill allait mourir et qu'elle ne le reverrait plus jamais par sa faute. Pauvre Bill ! Pauvre Shirley, qui n'avait que lui sur la terre ! Ah ! comme elle regrettait son indiscipline, maintenant ! Comme elle prenait de bonnes résolutions pour l'avenir ! Quand arriva un impassible valet de chambre, elle se précipita, à ses genoux, en pleurant : « Pitié ! pitié ! m'sieur ! Laissez-moi embrasser mon pauvre ami ! Je serai si sage à l'avenir !... Ayez pitié ! » Un peu attendri, mais ne le laissant pas paraître, le brave homme lui dit qu'il ne pouvait rien pour elle. M. Rosenfield était le maître. Derrière la porte, Shirley prit une grosse colère. Elle trépignait, montrant son petit poing au terrible M. Rosenfield : « Le méchant ! Le vilain homme ! Il me fera mourir de chagrin ! » Puis elle pleura à nouveau, intarissablement, oubliant de déjeuner. Soudain, un petit grincement lui fit lever la tête. Et elle vit, au-dessus de sa porte, un petit carré de vitre, une sorte de vasistas destiné à donner le jour dans le couloir, qui lentement bougeait, s'ouvrait. « Quelqu'un ! » se dit Shirley avec joie. Ce n'était pas quelqu'un : mais la petite guenon Kiki, dont le museau brun se montra bientôt par la vitre ouverte. Lasse sans doute d'être séparée de sa petite maîtresse, elle avait découvert ce moyen de venir la rejoindre. Grimpant le long des moulures de la porte, elle avait, de ses petits doigts velus, ouvert le vasistas et, maintenant, avec dextérité, elle descendait de l'autre côté et courait se blottir sur les genoux de Shirley. Celle-ci la reçut avec des transports de joie. Soudain, cependant, elle reprit l'air sérieux pour la gronder un peu : « Vilaine ! c'est à vous que je dois d'être emprisonnée ! Mais je ne t'en veux pas, tiens, parce que tu viens de me donner une idée ! » Cette idée, Shirley se jura de la garder secrète jusqu'à la nuit. Il lui fallait le calme et la solitude complète pour la mettre à exécution. Aussi prit-elle son mal en patience et, pour se distraire, elle se mit à regarder ce qui se passait dans le jardin, tandis que Kiki, moins résignée qu'elle, s'asseyait sur la table et se mettait à grignoter quelques friandises du déjeuner auquel la petite n'avait pas touché. Ce fut ainsi que le grave valet de chambre les surprit quand il vint lui apporter le dîner. Il s'indigna : « Comment ! mademoiselle Shirley, vous laissez cette bête manger votre repas ? Ce n'est pas raisonnable. — Cela m'est égal ! dit Shirley d'un air digne. Je ne veux pas manger. J'ai trop de chagrin. Je n'ai pas faim du tout ! » Et elle ne jeta pas même un regard au repas qu'on lui apportait, ce qui frappa vivement le brave homme. Longtemps encore, la petite épia les bruits de la maison. Elle attendait que tout le monde dorme pour mettre son projet à exécution. Ce qu'elle voulait, c'était grimper comme Kiki le long des moulures, en s'aidant au besoin de quelque meuble, et passer dehors par le vasistas placé au-dessus de la porte. Lorsqu'elle eut entendu sonner dix heures, elle pensa que le moment était venu. Alors elle poussa contre le mur sa table débarrassée, posa dessus une chaise, jucha tout en haut un tabouret. « Là, comme cela j'y arriverai ! déclara-t-elle. Maintenant, faisons mon paquet. Il ne sera pas lourd ! »



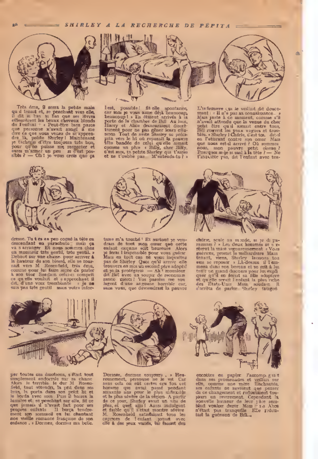
Rapidement, elle réunit dans un mouchoir les quelques vêtements qu'elle portait au moment où elle avait été recueillie, et que miss Alice avait laissés dans sa chambre ; puis, attachant ce petit paquet à sa ceinture elle commença l'escalade de son perchoir. Mais comme elle atteignait le haut, un bruit léger lui fit baisser la tête et ce qu'elle vit dans le couloir la remplit de terreur. Pour bien le comprendre, il faut retourner en arrière, au moment du dîner, pendant lequel miss Alice avait imploré son père pour la petite Shirley. « Elle souffre père ! Jones affirme qu'elle est toute enflée à force d'avoir pleuré ! Et elle ne veut pas manger. Elle n'a pas touché à son déjeuner et elle a refusé le dîner. — Taisez-vous ! » ordonne M. Rosenfield, durement. Tristement, Alice se tut et baissa la tête tandis qu'Harry poussait un gros soupir désespéré. Comme ils sortaient de table il glissa à sa sœur : « Je ne peux pas me résigner à sentir cette petite malheureuse. Ne t'inquiète pas ! Sitôt que tout le monde sera couché j'irai la délivrer. Mais pas un mot à personne ! » De son côté, M. Rosenfield qui paraissait plus maussade que jamais arpentait son cabinet de travail en tous sens. Il sonna le valet de chambre et lui demanda rudement : « Est-ce vrai que cette petite... euh ! chose...

enfin celle qui est punie, ne veut pas manger ? — Oui, monsieur ! Elle n'a rien pris depuis ce matin. C'est triste ! » Le milliardaire laissa tomber un regard glacial sur son valet puis : « Bien ! fit-il sèchement, allez ! » Mais, seul, il se mit à marcher en tous sens avec agitation. Il semblait préoccupé et indécis. Il levait les bras maugréait : « Où allons-nous si les enfants commandent ? Il est neuf heures. Je me demande si elle a mangé son dîner. Oh ! elle finira par céder ! » Il essaya de se mettre au travail mais il pensait à autre chose et comme dix heures sonnaient il se leva, comme mu par une résolution inébranlable. Lentement, silencieusement, il ouvrit sa porte se glissa dans le couloir et se dirigea vers la chambre de Shirley. L'idée que l'enfant n'avait pas voulu manger l'obsédait. Malgré son attitude, il était bouleversé et se rappelait le regard que Shirley lui avait jeté quand il l'avait condamnée. « C'est qu'elle est énergique la petite mâtine ! Elle serait bien capable de se laisser mourir de faim ! Cela je ne le veux tout de même pas ! » Tandis qu'il se tenait ces raisonnements pour dissimuler la faiblesse extraordinaire qui le poussait à aller délivrer sa prisonnière, Harry, à l'autre bout du couloir, et caché par un coude de celui-ci, expliquait à Alice à voix basse : « Je vais dévisser la serrure

puisque c'est notre père qui a la clef et je la délivrerai. Ensuite, nous la cacherons où... » Mais un cri les arrêta sur place. Ils arrivaient à la porte de Shirley qui se trouvait juste au tournant du couloir et c'était la petite qui avait jeté ce cri, à ne pas s'y tromper. Guidés par la voix, ils levèrent la tête et ils aperçurent Shirley qui avait le corps à demi engagé dans le vasistas et regardait par terre avec désespoir. C'est que la pauvre petite, croyant avoir pris toutes les dispositions possibles pour accomplir son évasion dans le secret, venait d'apercevoir au dessous d'elle, contre sa porte, d'un côté M. Rosenfield qui avançait sa clef... de l'autre Harry qui tendait, lui, son tournevis. Du même coup, tous les acteurs de cette scène comique se virent et demeurèrent figés dans leurs attitudes. Harry et Alice terrifiés, leur père vexé d'être surpris en flagrant délit d'indulgence. Ils ne savaient tous quelle contenance tenir et levaient vers Shirley des visages indécis et ahuris. Ce fut elle qui mit tout le monde d'accord en éclatant de rire largement. « Eh bien, vrai ! mes enfants... il y a du monde ! ... » M. Rosenfield en profita pour faire tomber sur elle le mécontentement qu'il éprouvait à être surpris. « Qu'est-ce que vous faites là haut ? » dit-il sévèrement.



Shirley, toute penaude d'être surprise, ne savait que dire. Elle demeurait accoudée au bord du vasistas surmontant sa porte et à côté d'elle Kiki imitait exactement sa pause. « Oui, reprit M. Rosenfield furieux, en se croisant les bras. Que faisiez-vous quand nous sommes arrivés ? — Je... je prenais l'air ! dit la malicieuse d'un air détaché. — Sur un couloir, à dix heures du soir et à deux mètres de haut ? Singulière façon, vraiment », maugréa le milliardaire. Et, enfonçant la clé dans la serrure, il ouvrit violemment la porte. Mais celle-ci accrocha l'échafaudage dressé par Shirley qui s'effondra avec un bruit terrible. « Ciel ! fit M. Rosenfield épouvanté. Quel est ce nouveau vacarme ? » Mais une petite voix flûtée répondit de haut : « Cette fois-ci, ce n'est pas moi, ni Kiki... C'est vous, m'sieur, qui faites du bruit ! — Ah ! je vous conseille vraiment, petite imprudente... » commença-t-il. Mais il se tut terrifié en voyant dans quelle position se trouvait la fillette. Tout l'échafaudage étant tombé, elle restait seulement accrochée par les bras au bord de sa lucarne et risquait de tomber au moindre mouvement. « Harry ! s'écria-t-il alors, sans plus songer à se fâcher, venez, venez vite délivrer cette petite folle... » Satisfait de voir qu'on ne lui en voulait pas, Harry se précipita, grimpa sur une chaise et, saisissant Shirley à pleins bras, la déposa par terre aussi souriante et dégagée que si elle n'avait jamais quitté le sol. M. Rosenfield lui tremblait encore pour elle. « C'est honteux ! gronda-t-il, vous pouviez vous tuer ! Quelle témérité est la vôtre ? Mais vous n'avez donc pas peur ? — Ça jamais ! » dit crânement Shirley en tapant du pied. Ce fut alors seulement que tous virent le petit paquet qu'elle portait, attaché dans son dos. « Vous vouliez vous sauver ? dit encore le milliardaire. Qu'y a-t-il dans ce paquet ? — C'est mes bagages, dit Shirley avec une gravité comique. — Eh bien, ils ne sont pas lourds, ne put-il s'empêcher de remarquer avec attendrissement. Mais pourquoi vouliez-vous vous sauver ? — Parce que je m'ennuyais toute seule et que, surtout, je voulais aller embrasser Bill. — Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il tourné vers ses enfants. Encore un singe ? » Mais en quelques mots on lui eut expliqué qu'il s'agissait du jeune blessé. Alors, vaguement attendri, mais le cachant sous sa dure écorce, il ordonna : « Mais je pense bien qu'il faut aller l'embrasser... un homme qui vous a sauvé trois fois la vie ! Allez, allez-y tout de suite ! C'est moi qui vous l'ordonne ! Vous entendez, tous ? » Harry et Alice, enchantés de la tournure que prenait l'incident, baissèrent la tête pour cacher un sourire. Alors, M. Rosenfield prit lui-même la main de Shirley. « Allons ensemble accomplir ce devoir, dit-il dignement tandis que la petite, levant vers lui un œil malin, disait en caressant sa joue contre la main sèche du vieillard : « Vous savez, m'sieur... je vais vous dire quelque chose... Penchez-vous... parce que les autres n'ont pas besoin d'entendre ! » Et, se haussant sur la pointe de ses petits pieds, elle dit dans l'oreille de son ancien ennemi : « Eh bien, voilà... c'est que je vous aime bien mieux comme vous voilà ce soir que ce matin ! — Ah ! vraiment ? fit-il troublé. Et pourquoi ? — Mais parce que vous êtes plus gentil... bien plus ! — Alors, reprit-il, pouvez-vous m'expliquer, mademoiselle Shirley, pourquoi vous me dites « vous » maintenant, alors que ce matin vous me tutoyiez ? » Elle réfléchit. Puis, d'un air grave : « Je ne sais pas... Ce n'est pas que je vous aime moins, au contraire. Alors... alors, c'est je crois parce que je vous respecte bien plus depuis que vous vous êtes montré bon ! Pourquoi vous ne l'êtes pas toujours, bon, dites, monsieur ? »



Très ému, il serra la petite main qu'il tenait et, se penchant vers elle, il dit si bas si bas que ses lèvres effleurèrent les beaux cheveux blonds de l'enfant : « Peut-être bien parce que personne n'avait songé à me dire ce que vous venez de m'apprendre là, petite Shirley ! Maintenant je tâcherai d'être toujours très bon, pour qu'on puisse me respecter et aussi m'aimer un peu... si c'est possible ? — Oh ! je vous crois que ça l'est, possible ! fit elle spontanée, car moi je vous aime déjà beaucoup, beaucoup ! » Ils étaient arrivés à la porte de la chambre de Bill. Au loin, Harry et Alice demeuraient discrètement pour ne pas gêner leurs effusions. Tout de suite Shirley se précipita vers le lit où reposait la pauvre tête bandée de celui qu'elle aimait comme un père. « Billy, cher Billy, c'est moi, ta petite Shirley qui t'aime et ne t'oublie pas... M'entends-tu ? » L'infirmière qui le veillait dit doucement : « Il n'a pas sa connaissance... » Mais juste à ce moment, comme s'il n'avait attendu que la venue du cher petit être qu'il aimait entre tous, Bill rouvrit les yeux vagues et troublés. « Shirley ! Chérie, c'est toi... dit-il en l'attirant contre son cœur. Mais que nous est-il arrivé ? Où sommes-nous, mon pauvre petit oiseau ? Pourquoi ai-je si mal à la tête ? — Ne t'inquiète pas, dit l'enfant avec tendresse. Tu t'es un peu cogné la tête en descendant en parachute... mais ça va s'arranger. Et nous sommes chez un monsieur très gentil, très gentil. » Debout sur une chaise pour arriver à la hauteur de son blessé, elle se tournait vers M. Rosenfield, très ému, comme pour lui faire signe de parler à son tour. Soudain celui-ci comprit ce qu'elle voulait et s'approchant il dit, d'une voix tremblante : « Je ne suis pas très gentil... mais votre infortune m'a touché ! Et surtout je voudrais de tout mon cœur que cette enfant exquise soit heureuse. Alors je ferai l'impossible pour vous guérir. Mais en tout cas ne vous inquiétez pas de Shirley. Quoi qu'il arrive elle trouvera en moi un second père adoptif et je la protégerai. — Ah ! monsieur, dit Bill avec un soupir de reconnaissance, merci ! Vos paroles me soulagent d'une angoisse horrible car, sans vous, que deviendrait la pauvre chérie, seule au monde, si je disparaissais ? » Les deux hommes se serrèrent la main vigoureusement. « Vous guérirez, promit le milliardaire. Maintenant, viens, Shirley, laissons ton ami se reposer. » Là-dessus il l'emmena dans son bureau et se mit à lui tenir un grand discours pour lui expliquer qu'il en ferait sa fille adoptive et qu'elle serait l'enfant la plus riche des États-Unis. Mais soudain il s'arrêta de parler. Shirley, fatiguée par toutes ces émotions, s'était tout simplement endormie sur sa chaise. Alors le terrible, le dur M. Rosenfield, tout attendri, la prit dans ses bras, la porta dans son petit lit et la borda avec soin. Puis il baissa la lumière et, se penchant sur elle, fit ce que jamais il n'avait fait pour ses propres enfants. Il berça tendrement son sommeil en lui chantant une vieille romance française de son enfance : « Dormez, dormez ma belle. Dormez, dormez toujours... » Heureusement, personne ne le vit. Car sans cela on eût certes cru fou cet homme qui avait passé pendant soixante ans pour le plus inflexible et le plus sévère de la région. A partir de ce jour, Shirley avait un ami de plus, et quel ami ! Aussi indulgent et faible qu'il s'était montré sévère, M. Rosenfield satisfaisait tous les caprices de l'enfant, jouait avec elle à des jeux variés, lui faisant des cocottes en papier, l'accompagnait dans ses promenades et veillait sur elle, comme une mère. Enchantés, ses enfants ne savaient que penser de ce changement et redoutaient toujours un revirement. Cependant la nouvelle humeur de leur père semblait vouloir durer. Mais Miss Alice n'était pas tranquille. Elle redoutait la guérison de Bill...



Depuis qu'elle avait fait la conquête du sévère M. Rosenfield, Shirley passait des jours très heureux, aussi heureux qu'ils pouvaient l'être pour elle sans ses chers amis Bout-de-Bois et Bill. Du second la convalescence semblait approcher, mais du premier on n'avait reçu aucune nouvelle pas plus que du cher petit chien Darling. Et Shirley ne savait qu'en penser. Un beau jour elle vint dans le jardin d'un air mélancolique. Suivie de Kiki, dont l'allure languissante était copiée, bien entendu, sur celle de sa maîtresse, elle traînait par l'oreille un gros ours de peluche, cadeau de M. Rosenfield. Elle alla jusqu'au grand arbre dont une branche basse lui servait de salon de réception et de cabinet de travail, y grimpa, s'installa et poussa de gros soupirs. « Quoi donc soupire mazelle Shirley ? » dit une voix zézayante près d'elle. Quoi donc vouloir ? » C'était le petit nègre Tommy qui, ne gardant pas rancune à Shirley de leur première partie terminée pour lui dans le bassin, venait chaque jour rôder avec admiration auprès de la petite demoiselle blonde. « Tommy, dit solennellement Shirley, je m'ennuie. » Le petit nègre ouvrit les bras, la bouche et les yeux de stupéfaction. « Ti t'ennuies mazelle Shirley ? Dans la belle maison, avec tout plein domestiques et beaux jouets et bonnes soupes et bons gâteaux, ti t'ennuies ? Oh ! — Oui, fit-elle en avançant les lèvres pour une moue boudeuse, je m'ennuie. Bien sûr c'est beau ici mais c'est vraiment trop tranquille. Il n'arrive jamais rien. Moi j'aime les aventures.

— Quoi c'est ça, les aventures ? fit le nègre en grimpant à son tour près d'elle. — Eh bien c'est quand on vous enlève, quand on tombe dans la mer, quand un cheval s'emballe ou qu'un avion tombe... enfin un tas de choses amusantes. Ici ça manque de variété. Et puis le parc est très beau, mais il y a des murs tout autour. Alors on a un peu l'impression qu'on est en prison. » Depuis un moment, le petit Tommy réfléchissait. Il finit par dire en se penchant vers l'oreille de Shirley : « Si ti veux, moi sais comment sortir du parc, mazelle Shirley. — Vrai ? fit la petite en lui sautant au cou, ce qui eut pour résultat de les faire tomber par terre tous les deux. Dis-le-moi, tu seras si gentil. » Assis par terre maintenant le petit nègre se grattait le crâne. « Oui, mais si ti te sauve on me grondera. — D'abord, personne ne saura que je suis sortie. Je n'irai pas loin, va. C'est seulement pour changer un peu de décor. Tu comprends, Tommy ? » Il secoua sa tête d'un air ahuri. « Non, moi pas comprendre mazelle Shirley, mais moi veux que tu sois heureuse. Tu le seras si je te montre par où sortir ? — Oh ! oui, va, fit Shirley avec âme. Viens vite. Et pour qu'on ne puisse pas te gronder si on s'aperçoit que je suis sortie... eh bien ! tu n'as qu'à venir avec moi. » Déjà elle l'entraînait en courant. Ils eurent vite atteint ainsi un endroit où le mur du parc s'était un peu effondré. Les pierres éboulées formaient ainsi une sorte d'escalier naturel. Shirley l'eut vite escaladé précédant le petit nègre plus méfiant. Quand ils arrivèrent en haut ils poussèrent un cri enchanté. Devant eux s'étendait une grande plaine couverte des fleurs les plus rares et les plus belles. D'un élan, Shirley qui ne se connaissait plus de joie, s'élança parmi les tiges embaumées, elle se roulait dedans comme un petit chat ivre de jeux innités, bien entendu par la petite guenon Kiki et le jeune Tommy que cette liberté nouvelle enchantait, lui aussi.

Tout à coup, ils virent filer devant eux un petit animal charmant qui ressemblait à la gazelle, mais se tenait drôlement sur ses pattes de derrière et faisant des bonds considérables et très drôles en s'appuyant sur sa queue.



C'était un tout jeune kangourou échappé d'un parc voisin dans lequel un vieil original acclimatait toutes sortes de bêtes Shirley battit des mains et s'élança derrière lui « Tommy ! Comme il va vite Courons après » La poursuite était follement drôle Le kangourou semblait vouloir se laisser attraper, mais au moment où Shirley allait le toucher, il faisait un bond considérable et la petite repartait à toutes jambes Soudain, un peu lasse de sa course, elle se retourna vers Tommy « J'ai faim, et toi ? — Il doit être l'heure de goûter Rentrons, mimizelle » Rentrer, c'était facile à dire Beaucoup moins aisé à faire Après avoir regardé autour d'eux les enfants échangèrent un regard piteux « Rentrer ? Mais comment ? Je ne reconnais plus ma route » En vain cherchèrent ils à se rendre compte de quel côté ils étaient venus Tous les pas qu'ils faisaient croyant se remettre dans la bonne route, les en écartaient au contraire Et soudain ce fut le crépuscule rapide la nuit hâtive de ces climats « Oh ! fit Tommy glacé de terreur La nuit Maintenant nous ne trouverons plus le chemin Qu'allons-nous faire, mimizelle ? — Ne crains rien dit Shirley toujours décidée. Je vois une lumière par là Nous allons aller demander notre chemin — Mais fit le petit nègre en la tirant par sa robe Si c'était un ogre ? Un géant méchant ? — Tu as peur ? fit-elle méprisante en croisant ses petits bras toi un garçon c'est honteux Eh bien, j'entrerai seule » Ils approchaient maintenant de la maison assez grand mais d'aspect sévère par la fenêtre de laquelle une lumière se montrait Tout autour un jardin sans fleurs était clos par une haute grille derrière laquelle un chien énorme montait la garde en grondant sourdement Quand il sentit approcher les enfants il se mit à aboyer furieusement, Terrifié Tommy se blottit derrière Shirley Mais celle-ci, intrépide comme toujours et surtout inconsciente du danger, s'approcha tout contre la grille et se mit à parler doucement au chien terrible Presque aussitôt, celui-ci, surpris par la douceur de cette petite voix, puis charmé visiblement se tut puis il vint en reniflant doucement se frotter contre la grille Alors, paisiblement, la petite osa passer sa main entre les barreaux pour caresser l'énorme échine A ce moment la porte de la maison s'ouvrit et une voix demanda rudement, avec une sorte de surprise « Hello ! Qui est là Mop ? Pourquoi n'aboies-tu plus ? Ici ! » Mais Mop, en guise de réponse se mit à jeter de gentils petits cris affectueux, sans toutefois bouger de contre la grille L'homme s'avança et terrifié le petit nègre, murmura : « Ça y est l'ogre C'est un géant » C'était une sorte de géant, en effet, large et haut comme Shirley n'en avait jamais vu Sa voix était dure et brutale « Allons allons, Mop Et la consigne ! Que fais-tu ? Est ce donc un ami qui est là ? » Il était tout près de la grille maintenant Shirley osa dire de sa petite voix tranquille et fluette ! « Oh ! oui, m'sieur C'est des amis qui sont là. — Quoi ? Quoi ? Que me chante cette gamine ? Mais fais attention petite Mop serait capable de te couper la main d'un coup de croc Retire-toi bien vite Ici, Mop » Vraiment inquiet l'homme avait saisi son chien par le collier et l'éloignait de la grille d'un air mécontent Toujours paisible Shirley dit avec supériorité « Oh ! Il n'y a pas de danger Il est très gentil. Vous aussi »

L'inconnu dévisageait les enfants à travers la grille sans répondre un seul mot Shirley demanda au bout d'une minute « M'sieur ? Est-ce que vous êtes sourd ? — Qu'est ce à dire, petite insolente ? Pourquoi me demandez vous cela ? En voilà des façons — C'est parce que vous ne



me répondiez pas m'sieur, dit-elle Mais maintenant je suis tranquille vous n'êtes pas sourd — Et qu'est-ce que cela peut vous faire que je le sois ou non ? — Oh ! Ça me fait beaucoup parce que vous ne pourriez pas m'indiquer mon chemin si vous l'étiez Et nous sommes perdus — Où allez-vous ? demanda l'homme du même ton sans ouvrir la grille derrière laquelle il retenait son chien

— Chez M Rosenfield, dit tranquillement la petite Et je voudrais bien le chemin le plus court car il doit être bien inquiet » L'homme s'exclama ouvrit la grille et dit « M Rosenfield ? Vous le connaissez donc ? Vous habitez chez lui Entrez entrez donc mes enfants Venez vous chauffer un peu — Je serais surtout contente de manger quelque chose », dit hardiment Shirley en suivant l'inconnu tandis que Tommy la tirait en arrière avec des chuchotements de terreur, puis s'enfuyait à toutes jambes pendant que la petite était introduite dans la maison Tout en faisant servir un bon repas à Shirley par une vieille femme sordide l'homme la questionnait et il lui dit de boire Docilement, presque un peu effrayée par le regard dur qu'il attachait sur elle, Shirley porta à ses lèvres le verre qu'il lui tendait et à partir de ce moment elle agit comme dans un songe Il lui semblait qu'elle s'endormait doucement, doucement et elle n'entendait plus les voix qu'à travers une sorte de brouillard La fatigue de sa journée l'empêchait de lutter contre cet engourdissement Bien au contraire, elle posa ses deux bras sur la table, et laissa tomber dessus sa jolie tête bouclée trop lourde pour ses frêles épaules, comme si déjà elle succombait au sommeil qu'elle sentait la gagner Alors, comme de très loin, elle entendit la vieille qui disait « Ça y est, elle est endormie Maintenant, il n'y a plus qu'à monter bonne garde Fais coucher l'idiot en travers de la porte — Sois tranquille ricana l'homme Une si belle proie, je n'aurai garde de la laisser m'échapper Le vieil imbécile de Rosenfield paiera cher pour la ravoir sa blondinette » Ce fut tout ce qu'elle put entendre, car, malgré ses efforts pour lutter contre le sommeil qui l'envahissait, elle s'endormit profondément presque aussitôt Combien de temps avait elle dormi lorsqu'elle s'éveilla dans un grenier sombre ? Shirley n'eût su le dire Mais elle comprit que son réveil avait été provoqué par quelque chose quelque chose de chaud et d'humide qui se promenait sur sa figure « Qu'est-ce que c'est que ça ? » pensa-t-elle inquiète tandis qu'un souffle chaud courait sur son visage Alors elle tendit la main, rencontra un poil touffu, caressa une grosse tête et se souvint ce devait être le chien de la maison qui lui témoignait son amitié fidèle Tout bas, elle dit « Mop ! Tu es beau, Mop, tu es bon tu es mon ami » Et Mop continua de la débarbouiller avec tendresse « Quel bonheur ! soupira la petite qui venait de se souvenir avec terreur des paroles surprises avant son sommeil J'ai au moins un ami dans cette méchante maison Mais que va-t-on faire de moi ? » Comme s'il voulait répondre à cette question Mop se mit à mordiller sa main, à la tirer par sa robe Elle comprit et se leva « Où m'emmènes-tu ? » demanda-t-elle en le suivant à tâtons cramponnée au collier du gros chien

Bientôt elle sentit une porte et l'ouvrit sans difficultés Sans doute ses geôliers avaient-ils cru son sommeil plus profond ou comptaient-ils sur la garde de Mop, car le verrou n'était pas mis. Du bout du pied Shirley tâta le sol et sentit les marches d'un escalier qui descendait. Elle le suivit, toujours conduite par le chien. Mais soudain elle dit tout bas : « Mais ils vont m'entendre et me voir, Mop s'ils ne dorment pas, en bas ? » Mais une caresse du bon chien vint la rassurer Et elle continua d'avancer



avec mille précautions. Tout semblait dormir dans la maison. Elle poussa encore une petite porte et une bouffée d'air frais lui fit comprendre qu'elle venait d'entrer dans le vestibule. Il ne restait qu'à le traverser, ouvrir encore une porte et ce serait la liberté. Elle fit encore quelques pas, mais soudain elle trébuche dans un corps étendu, s'étala de tout son long, tandis qu'une voix criait : « Au secours ! Au secours ! on m'étouffe ! » Presque au même moment une lumière confuse illumina le vestibule, apportée par la vieille et Shirley stupéfaite reconnut dans la masse qui lui avait barré la route Bout-de-Bois... Son cher ami Bout-de-Bois qui, les cheveux hérissés autour de sa calvitie et l'air hagard, la reconnaissait avec stupeur. « Bout-de-Bois ! s'écria-t-elle, stupéfaite. C'était donc toi l'idiot ? — C'était moi, fit-il naïvement, mais que faites-vous ici ? — Tais-toi et sauvons-nous, dit simplement la petite en français afin que la vieille, qui arrivait aussi vite que ses jambes le lui permettaient, ne puisse comprendre. Vite, vite ! » Bout-de-Bois n'avait jamais cherché à comprendre, ni surtout à discuter une décision de Shirley. Cette fois encore, sans en demander davantage, il prit ses jambes à son cou et s'élança derrière la petite qui, cramponnée au collier de Mop, se laissait emporter par le vaillant chien, à cheval sur son dos comme sur un poney. Cependant, malin pour une fois, il avait jeté à la vieille en passage : « Ne craignez rien, je vais la rattraper, je la ramène... » Et il prit sa course derrière le chien rapide. Mais celui-ci, malgré le fardeau qui l'alourdissait, allait un train difficile à suivre pour un homme surtout aussi peu entraîné que Bout-de-Bois. Celui-ci perdit en route ses lorgnons, son parapluie, et tout son prestige d'ancien professeur. Lorsque, enfin rassuré sans doute par l'éloignement, Mop se décida à s'arrêter pour reprendre souffle, ce fut dans un état lamentable que le pauvre ami de Shirley les rejoignit. Cependant celle-ci, qui n'était pas fatiguée du tout, demandait avec sévérité : « Explique-moi un peu comment je te retrouve chez mes ennemis ? — Chez vos ennemis, répéta le pauvre Bout-de-Bois plus hérissé que jamais, mais je ne savais pas. — Enfin, c'est comme cela que tu es allé chercher du secours pour le pauvre Bill après notre chute en avion ? fit-elle sévère. — Écoutez, je vais vous expliquer... c'est à cette maison que je suis venu sonner. Ils m'ont fait boire de leur vin étrange qui endort, et quand je me suis réveillé ils m'ont affirmé que vous étiez repartis tous deux en avion et qu'il était heureux qu'ils voulussent bien me garder comme domestique car la région était totalement déserte et que j'y mourrais de faim sans leur hospitalité. — Ce n'est pas vrai, il y a la propriété de M. Rosenfield. — Ah ! Ce nom a été bien des fois répété devant moi par eux... ils nourrissent je ne sais au juste quel projet contre cet homme. — Mais il ne faut pas les laisser faire. Il est très bon, c'est mon ami, M. Rosenfield, et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. — Encore un ami, soupira Bout-de-Bois, jaloux. Eh bien ! je crois qu'ils veulent le dévaliser... quelque chose comme ça. » La petite réfléchissait. Soudain elle redressa la tête : « Eh bien ! alors, ça change tout. Je ne me sauve plus. Nous allons retourner là-bas. Tu diras que tu m'as rattrapée à temps. — Retourner chez ces bandits, mais pour quoi faire ? — Hé ! pour comprendre ce qu'ils veulent contre le pauvre Rosenfield. Alors nous nous sauverons avec Mop et nous irons le prévenir. Tu comprends, ils ne se méfieront pas de toi puisque tu me ramèneras, mais il ne faut surtout pas qu'ils sachent que nous nous connaissons avant... Allons, mon brave Mop, on se sauvera une autre fois. Maintenant, il s'agit de sauver quelqu'un d'autre... Rentrons chez toi, Mop. »



L'idée généreuse de Shirley ne semblait enthousiasmer ni Bout-de-Bois ni le bon chien Mop. Tous deux baissaient la tête à l'idée de retourner dans la maison maudite dont ils avaient eu tant de peine à tirer leur petite amie. Cependant celle-ci leur fit la leçon. « Vous n'avez pas honte d'avoir peur de retourner là-bas pour tâcher de sauver le bon Rosenfield des méchants projets de ce monstre ? Vous ne risquez rien à l'épier. Quant à moi je sais ce que je dois au bon ami qui m'a recueillie et qui soigne encore Bill. Je le protégerai et pour cela il faut savoir ce qu'ils lui veulent. Donc je retourne chez le méchant monsieur. Au revoir. » Le chien et le brave homme se regardèrent penauds. Mais à peine la petite fille eut-elle fait un pas qu'ils s'élancèrent à ses côtés, gardes fidèles. « Retournons, soupira Bout-de-Bois. Mais moi je ne connais pas ce M. Rosenfield pour lequel je vais risquer ma vie. — Tu ne risques rien du tout au contraire. Aie l'air bien sévère avec moi pour qu'ils me confient à ta garde toujours et tout ira bien. » La vieille femme accueillit Bout-de-Bois avec des transports de joie, en effet, lorsqu'il lui dit qu'il avait rattrapé Shirley et la ramenait. Quant au pauvre Mop, il reçut une correction. En voyant Shirley qui rougissait de chagrin, Bout-de-Bois, qui devenait décidément très débrouillard, dit à la vieille : « Ne le battez pas. Il n'a fait comme moi que de tâcher de retenir cette petite folle. Sans lui je ne serais pas parvenu à la reprendre. » Et le pauvre Mop fut récompensé de sa trahison par une bonne pâtée. Pendant ce temps la vieille expliquait : « Tu as beau être idiot à moitié, tu es un bon serviteur. Mon fils te récompensera car il ne faut pas laisser s'enfuir cette enfant, à aucun prix. Si tu la gardes bien, tu auras une belle récompense lorsque nous aurons réussi la bonne affaire que mon fils a mise en train et pour laquelle il est sorti. Emmène la petite et ne la quitte pas. » Cela faisait l'affaire des trois amis qui tout bas, dans le grenier, se concertèrent. Dès le matin, on vint les chercher et ils reconnurent les pas lourds de l'homme revenu de sa course. Il feignit la bonhomie et l'indulgence : « Pourquoi as-tu voulu te sauver, petite ? Seule tu ne retrouverais jamais ton chemin. Sais-tu par où tu es sortie de la propriété, seulement, et comment tu es venue ici ? — Oh ! oui, fit étourdiment Shirley, j'ai traversé beaucoup de fleurs après avoir sauté le mur écroulé. » Mais un regard rapide de Bout-de-Bois lui fit comprendre qu'elle avait trop parlé, elle rougit et bredouilla : « A moins que je l'aie rêvé, ce qui est possible et même certain.

— Mais non, car j'ai retrouvé, moi, ton chemin grâce au jeune négro qui t'accompagnait et que j'ai découvert près d'ici à moitié mort de faim et de froid. Il m'a conduit jusqu'à la brèche par laquelle vous vous êtes sauvés de chez mon ami Rosenfield. Mais comme je suis trop bien élevé pour entrer chez les gens par un chemin pareil, j'ai ramené ici ton petit camarade où il restera avec toi. — Mais, risqua Shirley, avez-vous prévenu M. Rosenfield ? — Patience, ricana l'homme. Je retournerai chez lui tantôt, par la grande porte, en ami... et je verrai s'il veut que je te ramène. Tiens, en attendant, voilà ton ami... — Encore un ! » soupira comiquement navré le pauvre Bout-de-Bois en voyant le petit Tommy, tout pâle, de l'étrange pâleur des nègres qui consiste à devenir gris foncé, sauter au cou de Shirley en pleurant. Le pauvre homme aimait tant sa petite protégée qu'il était jaloux de tous ses autres amis et comme Shirley s'en faisait partout où elle passait, Bout-de-Bois avait fort à faire pour détester tous ces intrus qui lui volaient un peu du cœur de la petite fille. Mais dès que le « méchant monsieur », comme disait Shirley, fut sorti, la petite se mit à gronder très fort Tommy.

« Tu avais bien besoin de lui montrer par où nous étions sortis du parc. Maintenant il entrera par cette brèche du mur sûrement, pour aller dévaliser le pauvre M. Rosenfield.



— Je ne savais pas, balbutia Tommy, pleurnichant. Je ne lui ai rien montré, j'ai seulement dit que nous avions suivi le kangourou et il a retrouvé tout seul notre chemin. Arrivé devant la brèche il m'a demandé si c'était bien là le mur de M. Rosenfield et où cela donnait, si c'était loin du château et si les domestiques étaient nombreux, et s'ils venaient quelquefois par là... — Et tu lui as tout dit ? fit Shirley furieuse. Tiens, tu es trop bête. Tu l'es encore plus que moi... Maintenant il faut ouvrir l'œil et surtout les oreilles... Toi particulièrement, Bout-de-Bois, puisqu'on ne te redoute pas. Tu vas descendre comme pour nous chercher à manger et tu tâcheras d'entendre ce qu'ils disent. » Mais trouvant que Bout-de-Bois mettait un peu trop de temps à remonter, Shirley s'avisa soudain que la porte était restée entr'ouverte. Elle se glissa dans l'escalier et, arrivée à mi-hauteur, elle trouva une fente par laquelle elle pouvait voir et même entendre ce qui se passait dans la salle en contrebas. Le souffle retenu, elle écouta.

« Tu comprends, disait l'homme, je vais commencer par aller dès cette nuit rendre une petite visite à l'argenterie de ce bon Rosenfield. Je me suis fait expliquer par le nègre par où il faut passer pour éviter les domestiques et les chiens de garde. J'entrerai par une porte-fenêtre du rez-de-chaussée et je ferai main basse sur l'argenterie de la salle à manger. Il y en a pour un million. — Crois-tu ? demande la vieille en joignant les mains, mais c'est très mal cela, tu ne dois pas le faire, tu seras pris. — Non, non, fit-il sombre, je ne me laisserai pas prendre. J'emporte des armes et je me défendrai. Rosenfield est l'homme le plus riche d'Amérique, son argenterie vaut la peine de se déranger. Ensuite, je lui ferai savoir que la petite est en mon pouvoir et il faudra qu'il me donne une belle rançon pour que je la lui rende. Coup double qui me rapportera une fortune. » Sans en écouter davantage, Shirley remonta en hâte au grenier. Elle tremblait lorsque Bout-de-Bois remonta avec un plat fumant. « Je n'ai rien pu savoir, fit-il penaud. Ils se sont mis à parler espagnol et je n'ai rien compris. — Heureusement que moi je sais l'espagnol, fit la petite triomphante. Décidément, tu n'es guère débrouillé, mon pauvre vieux. Voilà ce que j'ai appris, moi, sans bouger d'ici. Tu vois qu'il faut agir. » En quelques mots elle le mit au courant. Et elle décida : « Il est impossible de nous sauver tant qu'il sera là. Il faut donc attendre qu'il soit parti ce soir pour filer à notre tour, mais il faut arriver avant lui. — Ça me paraît difficile. Comment ferons-nous ? — Hé ! Nous irons par un autre chemin. Depuis que tu es ici, tu n'as pas eu l'occasion d'entendre parler de la route qui passe devant Rosenfield Cottage ? Si. Eh bien, nous sommes sauvés. Pendant qu'il ira à pied par le raccourci, nous prendrons la grande route, mais il nous faut trouver un véhicule quelconque. Moi je me contenterai de Mop qui est un coursier épatant... Débrouille-toi pour découvrir quelque chose pour Tommy et toi. Une auto, un cheval, une bicyclette... » Quand vint le moment de la nuit où l'homme fut sorti en silence, Shirley dit en prenant le collier du brave chien Mop : « Voilà mon cheval à moi. Et toi, qu'as-tu déniché ? — Une vieille bicyclette hors d'usage rangée dans une grange. — Parfait ; tu prendras Tommy sur le cadre et tâchez de ne pas tomber. » Ils descendirent et sortirent sans avoir été entendus par la vieille. Alors Shirley sauta sur le dos du brave Mop et l'excita de la voix : « Allez, hop, Mop ! Allez, hop ! » fit-elle en le lançant sur la route qu'elle s'était fait indiquer par Bout-de-Bois qui la suivait péniblement, ayant toutes les peines du monde à conserver son équilibre sur le mauvais vélo découvert. Bientôt d'ailleurs le chien robuste eut dépassé puis semé définitivement le bicycliste et Shirley arriva seule devant la grille de Rosenfield House, qui semblait dormir. Mais comment entrer ? La grille était fermée et haute. Shirley se désespéra, car pendant ce temps le voleur gagnait la maison.



D'un air réfléchi Shirley examinait la clôture semblait en calculer la hauteur Soudain, se tournant vers le grand chien elle dit en lui montrant la grille « Fais le beau Mop Dresse toi. » Lorsque la superbe bête se fut dressée de toute sa hauteur contre les barreaux, la petite se mit à rire, enchantée de son idée Puis elle grimpa sur le dos de son ami sur ses épaules sur sa bonne grosse tête, et ainsi elle atteignit le haut de la grille Mais une fois en haut il fallait redescendre de l'autre côté? Comment faire? « Saute Mop, » dit-elle, confiante dans l'adresse extraordinaire du brave chien qui l'écoutait docilement En effet, après quelques essais infructueux, Mop parvint à s'élancer jusqu'au faîte de la grille Là se cramponnant de ses pattes robustes, il la franchit et sembla demander à Shirley ce qu'il devait faire. « Descends allons descends et tends-moi ta tête pour que je puisse descendre à mon tour. » Docilement, comme si elle comprenait tout la brave bête obéit et deux minutes plus tard la petite se laissait glisser le long de la tête et du cou poilu qu'elle étreignait de ses petits bras serrés. « Allez, maintenant vite, Mop à la maison, à la maison » Comme s'il comprenait l'urgence, le chien repartit à larges foulées et bientôt en haut d'une pelouse, la maison se dessina en noir Mais au même moment elle aperçut l'ombre d'un homme qui traversait la pelouse en se courbant « Déjà lui, fit-elle Nous nous sommes laissés devancer Doucement Mop il ne faut pas qu'il nous entende » Et redoutant que le chien ne reconnaisse son maître elle le dirigea par un autre chemin détourné vers la cour qui s'étendait derrière la maison Arrivée là, ne sachant que faire, essoufflée recrue de fatigue elle se pendit de toutes ses forces à la grosse cloche qui servait à sonner le dîner. Bientôt l'air fut ébranlé des sons tragiques Mais comme les fenêtres commençaient à claquer, Shirley se rappela les paroles de l'homme. « Je me défendrai, je serai armé » Et elle eut peur pour ses amis Elle appela Mop, et lui attachant la corde de la cloche au cou elle lui expliqua « Sonne, mon bon chien, sonne Moi je vais aller les prévenir là-haut pour qu'ils se méfient » Déjà elle s'élançait dans la cuisine par une petite porte qu'elle savait rester toujours ouverte. Elle enfila l'escalier et vint tomber dans les jambes du jeune Harry qui descendait en hâte, accompagné de Bill qui, quoique convalescent, ne pouvait entendre un appel sans y répondre vaillamment « Attention, dit la petite il y a un homme dans la salle à manger, mais il est armé. Méfiez-vous bien » Les jeunes gens s'élancèrent, tandis que les concierges alarmés par la cloche entraient par les portes-fenêtres du jardin Le misérable voyant sa retraite coupée ainsi, dut se rendre sans se défendre M Rosenfield arrivait, suivi de sa fille, pour le voir ligoter « Comment, c'est toi petit ange, dit-il en saisissant dans ses bras la petite qu'il couvrait de baisers. Non seulement je te retrouve mais c'est toi qui nous sauves en jetant l'alarme » Cependant la cloche continuait de sonner Malicieuse elle dit « Non non ce n'est pas moi qui sonne, vous voyez bien C'est Mop Mon bon ami Mop » Elle les entraînait tous dans la cour et ils virent le gros chien qui, arc-bouté de toutes ses forces, continuait à faire sonner la cloche à toute volée Shirley courut le détacher et l'embrasser « Lui aussi vous a sauvés et aussi ceux que voici » Tous les regards suivirent la direction indiquée par son petit doigt et un formidable éclat de rire fusa C'était l'étrange équipage formé par Bout-de-Bois suant et soufflant sur sa bicyclette hors d'usage et portant en croupe le petit noir Tommy, qui faisait son entrée triomphale dans la cour Quand tous eurent bien ri Shirley présenta à M Rosenfield son ami Bout de Bois



« C'est mon troisième père, dit-elle comiquement. Et maintenant que nous voici tous réunis, je serais bien heureuse si seulement je pouvais retrouver cette espiègle de Kiki et mon pauvre cher petit Darling perdu depuis si longtemps. » Comme si elle avait entendu son nom, la petite guenon ne fit qu'un bond sur les épaules de sa maîtresse. Sans s'être montrée elle l'avait suivie pendant toutes ses pérégrinations et avait trouvé moyen d'échapper à la vue du bandit terrible. On la fêta et M. Rosenfeld, très ému par la preuve d'affection que venait de lui donner Shirley, décida de donner une grande fête en son honneur. On s'occupa aussitôt de l'organiser. Chacun devait y contribuer par un numéro sensationnel. Shirley, bien entendu, devait danser et chanter. Bout-de-Bois accepta de faire un numéro de cirque pour présenter la guenon Kiki et le chien Mop. Harry et sa sœur devaient danser une pavane en costumes anciens et Bill, tout à fait remis de ses blessures, remettrait un costume de cow-boy, pour exécuter quelques-uns des tours d'adresse extraordinaires de la pampa. Tous les voisins avaient été invités et la fête s'annonçait tout à fait brillante. Dès le matin les fleurs affluèrent, envoyées à la petite héroïne par des admirateurs qui connaissaient son action d'éclat et la table fut garnie de la superbe argenterie que l'intervention de Shirley avait sauvée. Au dessert du grand dîner qui réunissait les amis les plus intimes, M. Rosenfeld prononça un discours où il vantait les qualités de Shirley. Il termina en disant qu'il voulait la considérer comme sa fille et projetait de l'adopter. Tous regardèrent Shirley pour voir sur sa figure l'impression que lui causait cette merveilleuse nouvelle. Miss Shirley levait son petit nez tranquille et souriant comme toujours. Elle ne paraissait pas comprendre sa chance inouïe. Surpris qu'elle ne réponde pas, Harry insista : « Eh bien, Shirley, ne vous plaira-t-il pas de devenir riche, heureuse ? »

Alors Shirley leva vers le milliardaire ses beaux yeux tendres un peu craintifs. Elle avait posé chacune de ses petites menottes sur les mains de Bill et de Bout-de-Bois qui étaient ses voisins de table et elle dit de sa petite voix claire et tranquille : « Oh ! si... je serais très heureuse d'être votre fille, M. Rosenfeld, parce que vous êtes très bon, mais voyez-vous, bien avant que je vous connaisse, j'avais déjà trouvé deux pères. Ce sont eux qui ont risqué leur vie pour moi, qui m'ont protégée, aimée quand je n'avais rien ni personne. Et ils ont beau ne pas être riches, je resterai toujours leur petite fille à eux. Mais je vous aime de tout mon cœur aussi. » Et, se levant, elle vint tendrement embrasser le vieux milliardaire qui semblait tout peiné. Alors tous les convives applaudirent le cœur charmant de l'enfant qui n'hésitait pas entre son amitié et la fortune, et M. Rosenfeld lui-même finit par dire : « Je ne peux pas t'en vouloir. Tu es trop bonne et trop gentille. Mais je te considérerai quand même comme ma fille et je te doterai.

— C'est ça, dit-elle d'un air entendu, quand je me marierai. » Cette idée semblait si bouffonne que chacun éclata de rire et cela acheva de dissiper l'émotion de l'assemblée. D'ailleurs les invités arrivaient déjà pour la soirée. On passa dans les salons brillamment illuminés. Shirley, fêtée et caressée, allait de l'un à l'autre lorsque soudain de petits cris étranges jaillirent du châle précieux dans lequel s'enroulait une vieille dame très élégante du voisinage. Comme chacun s'étonnait, elle dit en souriant : « Ne craignez rien. C'est mon petit chien. Un pauvre petit abandonné que j'ai recueilli il y a quelques semaines. Il est bien gentil, mais ce malheureux toutou garde une mélancolie singulière. Sans doute regrette-t-il ses anciens maîtres car il pleure et gémit tout le temps. Je n'ai pas osé le laisser seul à mes domestiques ce soir, car je craignais qu'il ne s'échappe. Il ne veut rester un peu sage qu'avec moi. Allons, allons, Big, du calme, du calme... » Mais Big ne semblait pas décidé à être calme. Il s'agitait comme un fou sous le châle soyeux, et poussait de plus en plus des gémissements. « Comme il remue ! » dit Shirley en riant. Alors ce fut comme si sa voix opérait un miracle. Le petit chien bondit, échappa aux bras qui le retenaient et sauta sur la petite,



hirsute, maigre, navrant, mais si joyeux, si joyeux... Et un cri jaillit « Darling Mon cher Darling... C'est toi »

C'était bien Darling, en effet, qui fou de joie se roulait sur Shirley en poussant mille petits cris Sans comprendre ce qui se passait M Rosenfield eut presque peur de l'exaltation de ce petit chien si maigre et il parla de le faire abattre Mais Shirley farouchement serra Darling sur son cœur « Lui ? Mais c'est Darling mon petit chien chéri, je le croyais perdu pour toujours... Oh ! cher petit Darling, je te retrouve mais dans quel état ! Comme tu es maigre, mon pauvre petit ! » Piteusement, la nouvelle propriétaire du chien expliqua « Croyez bien qu'il n'y a pas de ma faute Les meilleures pâtées il les délaissait, il n'avait pas d'appétit... Il se languissait après vous sans doute... » L'expression était si drôle appliquée à Darling, que Shirley ne put s'empêcher de rire. Et elle dit en enlevant au bout de ses petits bras solides le chien qui frétillait de joie « Eh bien ! maintenant tu vas manger j'espère ? Viens manger... » Déjà elle détalait oubliant les invités et la fête et serrant contre elle le cher Darling retrouvé qui lui balayait constamment les joues de sa petite langue rose Arrivée dans la salle où se trouvaient les apprêts du souper qui devait couronner le concert, elle lança joyeusement Darling au milieu de la grande table couverte des mets les plus rares. « Tiens, dit-elle généreusement, régale-toi mon cher Darling tout cela est pour toi. » Bien entendu Darling ne se le fit pas dire plusieurs fois et, la joie lui ouvrant l'appétit, il fit largement honneur à ce festin imprévu Même il faut croire que sa gourmandise instinctive s'était éveillée, elle aussi, dans le bonheur, car il courait sur la table au milieu des cristaux, d'un plat à l'autre, ne sachant auquel se fixer, voulant goûter à tout et plongeant successivement sa langue rose dans tous les mets préparés là pour d'autres convives, mieux élevés Et il était si drôle ainsi galopant à travers la table, sans égards pour les fleurs et la vaisselle fine renversant sur son passage des verres d'un coup de queue, écroulant une savante pyramide de sandwiches au caviar, répandant des sauces sur la nappe que Shirley riait de tout son cœur en le regardant. Elle riait et applaudissait à chaque nouvel exploit de son terrible petit chien et trépignait de joie à chaque sottise... Cela dura ainsi jusqu'au moment où Bill, un peu inquiet de ne plus la voir, vint les rejoindre dans la salle du festin et... du désastre Devant les méfaits du terrible Darling et la coupable complicité de sa petite maîtresse il n'eut qu'un geste qu'un mot « Oh ! Shirley ! » fit-il d'un ton navré en joignant les mains. Et cela fut assez pour que la petite se rendit compte de l'étendue de sa sottise. En une seconde, elle réalisa le malheur qu'elle avait permis La désolation peinte sur le visage de son grand ami lui disait combien elle était coupable Et elle ne sut que fondre en larmes en répétant avec désespoir « Il avait si faim il avait tellement faim... — Et c'est toi, Shirley, toi qui, recueillie, choyée dans cette maison, as permis que ce malheureux chien gâche tout un repas si bien préparé ! C'est toi qui as fait ça, ma petite fille ? Comme c'est mal ! » Toute la loyauté généreuse du brave garçon éclatait dans ces mots Mais Shirley déjà essuyait ses larmes se reprenait innocemment à espérer Elle proposa . « Oh ! il n'a pas tout mangé Peut-être qu'en arrangeant un peu les plats on ne s'apercevrait de rien... » Déjà elle s'élançait pour procéder à ce travail si délicat quand un éclat de rire la cloua sur place C'était M. Rosenfield qui, avec quelques amis avait quitté la salle du concert pour venir lui aussi chercher sa protégée L'idée ingénieuse de Shirley l'amusait. « C'est cela ma petite Shirley, dit-il joyeusement, et mes invités mangeront les restes de Darling n'est-ce pas ? De ce précieux Darling qui vaut certes mieux qu'eux tous réunis ? »



Vexée, Shirley se retourna vers eux, toute rouge. « Oh ! moi ça ne me dégoûte pas vous savez, de manger après lui. Dans le temps, quand j'étais malheureuse, il partageait sa pâtée avec moi. Alors on a l'habitude, pas Darling ? (Et tout en prenant le petit chien par le cou elle mordait à belles dents dans un sandwich qu'il avait laissé entamé.) Vous pouvez vous moquer de moi, ça m'est égal. » Aussi ému qu'amusé, maintenant, M. Rosenfield protesta. « Nous ne nous moquons pas de toi, ma petite Shirley, ni de ton cher Darling. Nous ignorions simplement votre passé. Si ce que tu dis est vrai, Darling a certes plus de droit que quiconque à ce festin. Qu'il le garde donc et en profite à sa volonté, je le lui donne. On en servira un autre improvisé pour nos invités voilà tout. — Oh ! fit Shirley, toute joyeuse, c'est vrai ? Vous permettez ? » D'un bond, elle venait sauter au cou du milliardaire. Elle l'embrassa à l'étouffer et acheva tandis qu'il la reposait à terre, tout heureux de sa joie. « Vrai, ce que vous êtes chic, vous, m'sieur. Tu entends, Darling, tu peux tout manger si tu veux. Tant pis si tu as une indigestion, je te soignerai, va... Mais mange, mon vieux, mange, c'est permis. Oh ! ce que je vais bien danser maintenant », acheva-t-elle dans une pirouette joyeuse. Elle fut toute la soirée étourdissante d'entrain, de gaîté et y obtint un succès dans son numéro de chansons et de danses. On l'applaudit, on la porta en triomphe... La soirée fut une apothéose pour elle. Mais après un sommeil bien gagné, le réveil fut tout autre pour la sensible Shirley. Et miss Alice qui vint l'éveiller la trouva toute en pleurs, assise dans son lit. « Shirley chérie, qu'as-tu ? s'empressa la charmante jeune fille. — J'ai... du chagrin, bredouilla-t-elle en sanglotant. — Et pourquoi cela ? T'avons-nous fait de la peine ? — Non, non... vous êtes tous très bons ! mais c'est à cause de Pépita, ma chère petite maman Pépita qui n'était pas là hier soir. — Pourquoi ne l'as-tu pas invitée ? — Je ne pouvais pas. Elle est gardée à vue, retenue prisonnière par la méchante tante Perroquet. Pauvre Pépita, nous allions à son secours quand l'accident d'avion nous est arrivé ! Que doit-elle penser de nous ? Elle doit croire que nous l'abandonnons. » D'un bond, elle s'était dressée faisant voler ses couvertures, et elle se mit à s'habiller avec une rage précipitée. « Oh ! mais... ça ne va pas durer plus longtemps. Maintenant que Bill est guéri, il est temps de partir. Il faut que sans perdre un instant nous courions la délivrer de la méchante Mme Pérez. — Quoi ? fit Alice toute triste, tu nous quitterais, Shirley ? — Écoutez, je vous aime bien tous, ma chère miss Alice, mais Pépita est ma vraie petite maman. C'est elle qui m'a recueillie, bercée, protégée. Je ne peux pas l'abandonner. D'autant plus, acheva-t-elle avec une gravité comique, que j'ai une affaire très importante à conclure là-bas : son mariage avec Bill. — Mais mon père ne voudra jamais vous laisser partir ? murmura Alice. — Eh bien ! nous nous sauverons, fit avec décision Shirley jamais à court d'arguments et de décision. Mais je vais lui parler. » Très sérieuse, grave et inébranlable, elle communiqua son intention au brave M. Rosenfield qui protesta tout d'abord, pleura un peu, puis finit par se laisser convaincre non sans regrets et chagrin. Shirley revint en battant des mains retrouver ses amis Bill, Bout-de-Bois, Darling, Kiki et Mop au fond du jardin. « Et alors, demanda Bill inquiet, l'as-tu convaincu, ce diable d'homme ? — Mais oui, fit la petite gaîment, ne sais-tu pas que je fais toujours ce que je veux. Nous partirons demain, mes amis. Du courage... et j'emmènerai Mop car je ne veux pas le laisser et il pourra nous aider. » Le lendemain eurent lieu les adieux touchants. Mais M. Rosenfield avait réservé une surprise aux amis. Comme cadeau de départ il leur offrit... un superbe avion qui les attendait sur une grande pelouse. « Bravo ! cria Shirley, me voici aviatrice. Au revoir, mes chers amis, bientôt nous reviendrons vous voir avec Pépita cette fois. »



« Me voilà donc aviatrice », s'écria Shirley ravie au moment où son bel avion quittait la terre. Quel bonheur ! moi qui avais toujours rêvé de voler ! — Mais le voyage sera court, dit mélancoliquement Bout-de-Bois qui aspirait après la terre ferme, les ondulations de l'avion ne lui ayant jamais réussi. Heureusement, nous serons bientôt à New-York et ce sera fini de voler dans l'espace... — Si nous y trouvons bien Pépita, dit Bill qui paraissait soucieux. Si sa terrible tante n'a pas imaginé de l'emmener ailleurs — Mais, fit timidement Bout-de-Bois que cette perspective ne semblait pas ravir du tout, si cela était, nous ne lui courrions tout de même pas après aux quatre coins du monde ? — Oh ! que si, dit Shirley énergiquement. N'importe où elle sera, nous irons la délivrer de la méchante tante Perroquet... et toi avec nous, vieux Bout-de-Bois. » L'affectueux baiser qui ponctuait cette déclaration en adoucit un peu la menace pour le pauvre Bout-de-Bois qui ne se voyait pas au bout de ses peines et de ses émotions. Mais, heureusement, le voyage s'étant passé sans incidents et fort rapidement comme l'avait espéré Bout-de-Bois, on fut à New-York en parfait état. Tandis que Bill s'occupait des démarches de l'arrivée sur le champ d'aviation, Bout-de-Bois avait gagné sournoisement le bureau des passeports et là, étendu sur une banquette capitonnée, il s'était endormi, comptant réparer les fatigues de ce voyage. Mais il fut bientôt tiré de son sommeil par un horrible rêve. Il se voyait en proie à des fauves terribles et dévoré vivant par une lionne qui le traînait jusque dans son repaire, où l'attendait toute une nichée de petits lions. L'émotion l'éveilla et, tout ahuri, il se vit par terre, traîné en effet, mais par le pacifique chien Mop, jusqu'aux pieds de Shirley qui clamait à tous les échos : « Bout-de-Bois, où est Bout-de-Bois ? — Me voici, fit-il d'une voix éteinte, en se mettant sur son séant parmi les éclats de rire des assistants que cette arrivée sur le dos, traîné par le gros chien, mettait en joie. — Hé, d'où viens-tu ? demanda Shirley qui riait aussi de bon cœur. — Je... Je m'étais un peu assoupi, avoua le pauvre homme, en époussetant comme il pouvait la poussière ramassée par son dos au cours de cette étrange promenade à la suite de Mop. Et c'est Mop qui m'a réveillé de... de cette étrange façon. — Brave Mop ! dit Shirley en embrassant le museau du gros chien assis devant elle avec la satisfaction du devoir accompli. Il va toujours chercher ce qu'on lui demande. Il m'a entendu demander où est Bout-de-Bois ? Alors il t'a amené. Remercie-le, sans lui nous partions sans toi. » Bout-de-Bois jeta un œil de rancune au chien qui avait interrompu ainsi son somme. Puis il se récria : « Partir ? Encore ! mais où ? — Chez les Pérez, chercher Pépita. Viens donc, fit-elle. Bill a déjà loué une auto pour descendre en ville. Dépêche-toi. — Encore une machine diabolique ! » murmura le pauvre Bout-de-Bois effaré en enlevant par précaution son chapeau, auquel il poussait toujours des ailes dans les démarrages foudroyants de Bill. Celui-ci, à l'idée de revoir bientôt Pépita, lança la voiture à une allure encore plus folle que jamais. Et bientôt elle stoppait devant la belle maison des Perez que Shirley reconnaissait bien pour y avoir passé jadis des jours terribles sous la méchante tracasserie de la tante Perroquet. « Cachez-vous, dit-elle à ses amis, avec prudence. Je vais me présenter toute seule, pour ne pas donner de méfiance à Mme Pérez. Quand je serai dans la place, je vous préviendrai du meilleur moment pour enlever Pépita et la ramener à son père. »



Seule, en effet, tandis que les deux hommes se dissimulaient sous un porche voisin, Shirley sonna. Tout de suite le domestique qui ouvrit la reconnut et leva les bras ciel. « Miss Shirley ! Quelle surprise de vous voir ! Que voulez-vous ? — Je viens voir en passant ma chère amie Pépita et dire bonjour à M. et Mme Pérez, dit la petite, d'un air bien innocent. — Mais miss ne sait donc pas ? Personne n'est là, dit le domestique. Tout le monde est parti il y a quelques jours... — Partis ? fit Shirley vexée. Ah ! bien... c'est une malchance. Et où sont-ils allés, s'il vous plaît, Justin ? — En Chine, dit le domestique d'un ton aussi naturel qu'il eût annoncé à Chicago. — En Chine ? répéta Shirley tout aussi calme. Ah ! bon. Eh bien ! je vais aller jusque-là leur rendre visite. — Eh... en Chine ? Miss Shirley veut aller... — Eh bien, oui donnez-moi leur adresse. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? » Très digne, elle mit dans sa poche le papier sur lequel on avait inscrit quelques mots et elle vint retrouver ses amis. « Et alors ? demanda Bill inquiet. — Eh bien... ils ne sont pas là, mais ça ne fait rien, je sais où nous allons les retrouver. — Où donc ? fit Bout-de-Bois un peu inquiet déjà. — En Chine, dit paisiblement la petite qui ne se doutait pas le moins du monde de la distance à parcourir. — En Chine ? Vous voulez aller en Chine ? Mais vous êtes folle, ma pauvre Shirley, se récria l'ex-professeur, c'est de l'autre côté de la terre... chez des sauvages qui mangent du riz et s'ouvrent le ventre à la moindre plaisanterie... nous n'irons pas. » Ceci dit avec toute l'énergie dont il était capable, Bout-de-Bois enfonça sur sa tête son chapeau melon, assujettit ses lorgnons et toisa dignement Shirley que cela ne semblait pas intimider du tout. « Si, fit-elle, en tapant du pied et en copiant l'attitude de son ami d'un air tout à fait comique. Nous irons... J'aime le riz... — Pas moi... je ne peux le digérer. Nous n'irons pas. — Ma foi si, fit Bill intervenant dans le débat. Puisque nous avons décidé de reprendre Pépita à sa tante, il faut aller jusqu'au bout, fût-ce en Chine... D'ailleurs, moi j'aime le thé, c'est l'occasion d'en boire d'excellent... et cela fait digérer le riz. » Mais Bout-de-Bois restait irréductible. Il monta dans l'auto en disant dignement : « Soit, je vous accompagne jusqu'au champ d'aviation et là je vous ferai mes adieux, car je ne vous suivrai pas, certes, dans cette nouvelle équipée. » Arrivés au champ, Bill s'occupa de faire préparer l'avion pour un long voyage, puis il lança un câble aux Rosenfield, leur annonçant la nouvelle direction prise par eux. Pendant ce temps Shirley s'amusait tranquillement avec Mop et Darling. Ce que voyant, Bout-de-Bois, toujours fâché, dit amèrement : « Pauvres petites bêtes. Vous les emmenez là-bas ? — Naturellement, je ne vais pas quitter mes bons chiens. — Oh ! il vous faudra les quitter là-bas... car on vous les mangera. Les Chinois mangent les chiens c'est connu... d'ailleurs ils n'aiment aucune bête, ils les martyrisent... — C'est donc pour ça que tu ne veux pas venir ? demanda irrévérencieusement Shirley en le regardant de côté. — Parfaitement, » dit-il, en se rengorgeant, sans comprendre la moquerie. Cependant l'avion étant prêt, on fit monter Kiki la guenon et Mop et Darling, puis Bill s'installa et Shirley, après avoir bien embrassé Bout-de-Bois qui se raidissait, sauta dans l'avion. « Tu sais, dit-elle en criant à l'oreille de Bill, il viendra. » Elle regardait Bout-de-Bois qui s'agitait, s'épongeait, hésitait visiblement à la dernière minute. Les moteurs ronflaient. Bill cria énergiquement : « Lâchez tout... » et l'avion se mit à rouler, lorsque, soudain, un homme se mit à courir derrière lui en agitant son parapluie. « Arrêtez, criait Bout-de-Bois, je pars aussi. »



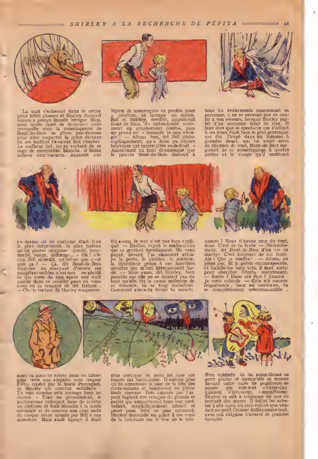
« Que c'est long, seigneur, que c'est long !... soupirait le malheureux Bout-de-Bois, en serrant sa tête entre ses mains crispées. — Oui, fit Shirley qui collait son petit nez au hublot de la carlingue, je t'accorde que le voyage dure un peu, mais c'est à cause du mauvais temps... Ne t'impatiente pas, nous allons arriver... Je crois que nous approchons, je vois de drôles de maisons qui ont l'air de parapluies retournés par le vent... — Des pagodes, s'écria Bout-de-Bois, qui des trois passagers était le plus instruit et tenait à le montrer. Alors, nous arrivons au pays des bonzes et des mandarins. — Quel bonheur ! fit Shirley en battant des mains, j'aime tant ça et Kiki aussi... — Kiki aime les Chinois ? fit-il surpris. — Mais non, les mandarins. Pourvu que ce soit la saison et que les mandarines en donnent beaucoup cette année... — Mais, ma pauvre Shirley, fit en éclatant de rire Bout-de-Bois qui en oubliait son mal de mer, les mandarins ne sont pas, comme tu le crois, les arbres qui donnent des mandarines, ce sont de hauts fonctionnaires et de grands savants en Chine. — Ah ! fit-elle avec une grimace, alors ça m'intéresse moins et Kiki pas davantage. Pas, Kiki ? » Mais, comme toujours en avion, la pauvre petite guenon était très effrayée et elle avait retrouvé dans la poche de Bout-de-Bois la place qui lui avait déjà si bien réussi une fois... Elle sortit le bout de son nez pour répondre par une grimace appropriée à la question de Shirley puis, tendant une main taquine, elle saisit une touffe de poils du gros Mop doucement couché et tira vivement puis, lâchant tout, se cacha à nouveau dans la poche de Bout-de-Bois. Mop saisi par la douleur se retourna d'un bond, la gueule ouverte, et saisit au hasard ce qui lui tombait sous la dent, c'est-à-dire la main que Bout-de-Bois, terrassé par la migraine à nouveau, laissait tomber négligemment à son côté. Ce fut au tour de Bout-de-Bois de crier... Heureusement Mop bien dressé ne serrait jamais très fort et, ayant manifesté son mécontentement ainsi, il se retourna de l'autre côté et ne dit plus rien. Mais Bout-de-Bois geignait en tenant sa main. « Que tu es douillet ! lui dit avec un haussement d'épaules Shirley campée devant lui. Tu geins pour tout. Tu as mal à la tête, tu as mal au cœur, tu as mal à l'estomac, tu as mal à la main... vraiment tu exagères. Regarde donc plutôt en bas. Tu vois que nous arrivons... » En effet la terre se rapprochait de plus en plus et bientôt l'avion se posa. Mais fut aussitôt entouré d'une telle multitude de gamins jaunes, d'hommes et de femmes coiffés si drôlement que Shirley ne savait où mettre les pieds pour descendre de la carlingue. « Oh ! dit-elle en riant, regarde, Bill. Kiki tout étonnée que les femmes n'aient pas les cheveux coupés s'est pendue à la natte de cette petite Chinoise... » En effet Kiki, pendue à une longue natte noire, tirait dessus de toutes ses forces. « Mais ce n'est pas une Chinoise, dit Bout-de-Bois toujours fier de sa science. Ici ce sont les hommes qui portent une natte. Et sais-tu pourquoi ? Pour que leurs anges puissent les tirer par là pour les entraîner au ciel après la mort. — Ce que tu es savant, tout de même ! fit Shirley admirative. Mais ce petit Chinois-là, s'il doit crier comme il le fait maintenant le jour où on l'enlèvera au ciel par la natte... ce sera un fameux concert. » Enfin, Bill parvint à arracher Kiki à sa victime qui hurlait de toutes ses forces. Quand il eut indemnisé de quelques piécettes ce martyr et donné autour de lui quelques taloches pour éloigner les enfants encombrants, il parvint à entraîner Shirley et Bout-de-Bois, suivis des inséparables Mop et Daring, loin de la foule dans un coin discret.



« Les Pérez sont bien ici dit-il tout bas je l'ai su par ce fonctionnaire fort aimable qui a visé nos passeports. Mais je n'ai pu savoir au juste à quel hôtel ils sont descendus C'est ennuyeux car nous risquons d'aller dans le même et de nous faire reconnaître dès le premier déjeuner — Il n'y a qu'un moyen d'éviter cela, fit Shirley péremptoire Les Pérez sont sûrement dans un hôtel très chic Allons, nous, dans un hôtel très bon marché Nous ne les y trouverons pas et nous pourrons arrêter notre plan tranquillement — Mais, dit Bill soucieux les hotels ordinaires sont chinois — Allons dans un hôtel chinois, dit Shirley en applaudissant ça sera bien plus amusant — Une minute, fit Bout-de-Bois en se frottant l'estomac je me suis laissé dire que la cuisine des Célestes était plutôt indigeste et dégoûtante On m'a parlé de salmis de vers blancs et je crains — Penses tu! dit Shirley d'un ton péremptoire Personne au monde ne peut manger de telles horreurs Allons dans un hôtel chinois » Dans la rue l'étonnement de Shirley double de voir passer des petites voitures conduites par des Chinois qui couraient entre les brancards comme de simples chevaux :

« Pauvres petits Chinois comme ils doivent être fatigués ! Surtout celui-là qui traine une grosse dame trois fois lourde comme lui — Ça devrait être le contraire » Elle criait si fort son indignation que Bill dut la faire taire plus loin, ce fut un marchand de légumes inconnus qui la stupéfia, puis les rues les maisons — Elle allait d'étonnement en étonnement Enfin ils trouvèrent une sorte d'auberge très convenable où ils décidèrent de prendre pension Mais le premier repas de Shirley fut un amusement sans fin On leur mit sur la table une quantité de plats contenant des petits morceaux de mets dont ils ne reconnaissaient ni l'aspect ni le goût, avec un grand saladier de riz, du thé qu'il fallait boire dans de minuscules tasses et chose qui intrigua Shirley ni fourchette, ni cuiller, ni couteau Un moment, elle considéra le couvert, puis elle glissa à Bill, d'un air à la fois surpris et enchanté « Alors, Bill on peut manger avec ses doigts ici ? » Il la regarda, stupéfait « En voilà une idée ! Il faut te servir des baguettes, voilà tout, comme les autres Regarde. » Shirley avisa alors deux petites règles d'ivoire, posées à côté de son bol et, regardant les autres convives,

apprit à s'en servir pour porter les aliments à sa bouche Puis on monta se coucher dans des chambres où, pour tout meuble une natte de Chine blanche était étalée sous une moustiquaire Shirley s'amusa beaucoup de s'étendre par terre la nuque posée sur un petit oreiller en porcelaine blanche Mais soudain Bill entendit tout un remue ménage et vit sa frimousse passer par dessous le moustiquaire voisine « Qu'y a-t-il, Shirley ? Tu ne dors pas ? — Bill fit la petite, pourquoi nous met-on des mousselines blanches comme cela tout autour ? — A cause des moustiques, Shirley, leur piqûre est mauvaise Dors maintenant Bonsoir, Shirley — Bonsoir », dit Shirley préoccupée car elle songeait à ses bons chiens et à Kiki restés dehors et que les moustiques pouvaient piquer à loisir Aussi décida t-elle d'aller les chercher dès que ses amis dormiraient Elle le fit discrètement mais en revenant avec Kiki, Darling et Mop, elle s'aperçut que si les deux premiers pouvaient trouver place sous sa petite moustiquaire, Mop trop gros ne pouvait y loger Alors, elle souleva celle de Bout de Bois et, sans que celui-ci s'en aperçût fit glisser le gros chien auprès de lui



La nuit s'achevait dans le calme petit hôtel chinois et Shirley dormait encore à poings fermés lorsque Mop, sans doute lassé de demeurer ainsi tranquille sous la moustiquaire de Bout-de-Bois se glissa par-dessous pour aller inspecter la pièce étrange où ses maîtres l'avaient fait coucher Le malheur fut qu'en sortant de sa cage de mousseline blanche, il laissa celle-ci entr'ouverte. Aussitôt une légion de moustiques en profita pour y pénétrer, et lorsque au matin, Bill et Shirley, éveillés, appelèrent Bout-de-Bois, ils entendirent seulement un grognement confus, puis un grand cri : « Aveugle je suis aveugle — Allons bon, dit Bill philosophiquement, qu'a donc pu encore fabriquer cet incorrigible maladroit ? » Accoutumé au tour dramatique que le pauvre Bout-de-Bois donnait à tous les événements concernant sa personne, il ne se pressait pas de courir à son secours, lorsque Shirley partit d'un immense éclat de rire. Il faut dire que le spectacle qui s'offrait à ses yeux était bien le plus grotesque qui fût. Drapé dans un kimono à grandes fleurs, qui lui avait servi de chemise de nuit, Bout-de-Bois surgissait de sa moustiquaire à quatre pattes et le visage qu'il montrait au-dessus de ce costume était bien le plus surprenant, le plus hideux qu'on puisse imaginer : gonflé, boursouflé, rouge, difforme... « Oh ! s'écria Bill interdit, qu'est-ce que c'est que ça ? — Ça, dit Bout-de-Bois tragique en essayant d'ouvrir ses paupières enflées c'est moi ou plutôt ce qui reste de moi après une nuit passée dans ce maudit pays où vous avez eu la cruauté de me traîner... — Oh ! te traîner fit Shirley moqueuse En avion le mot n'est pas bien appliqué — Raillez, reprit le malheureux qui se grattait éperdument Me voici piqué, dévoré, j'ai sûrement attrapé la peste, le choléra, la malaria, la dysenterie grâce à ces horribles insectes qui m'ont littéralement lardé — Mais aussi, dit Shirley, bien paisible car elle ne se doutait pas du tout qu'elle fût la cause indirecte de ce désastre, tu es trop maladroit Comment avais-tu fermé ta moustiquaire ? Nous n'avons rien du tout, nous C'est de ta faute — Naturellement, dit Bout-de-Bois d'un air de martyr C'est toujours de ma faute Aïe ! Que je souffre ! — Allons, ne geins pas, fit la petite encourageante, et habille-toi bien vite, il faut sortir pour chercher Pépita maintenant, — Sortir ? Dans cet état ? Jamais Je serai ridicule — Cela n'a aucune importance, bien au contraire, tu es complètement méconnaissable, alors tu pourras entrer dans les hôtels pour faire une enquête sans risquer d'être repéré par la tante Perroquet, fit Shirley qui conclut satisfaite Tu vois comme cela arrange bien les choses » Tout en grommelant, le malheureux entreprit donc de revêtir un costume de toile blanche à la mode coloniale et de couvrir son chef enflé du casque blanc acheté par Bill à son intention Mais ainsi équipé il était plus comique et dans les rues son succès fut formidable D'autant plus qu'ils arrivaient le jour de la fête des cerfs-volants et tombaient en pleine foule joyeuse Très amusée par l'aspect bigarré des troupes de grands et petits qui emportaient tous leur cerf-volant, magnifiquement décoré et peint pour fêter ce jour consacré, Shirley demanda en grâce à ses amis de la conduire sur le lieu de la fête Bien entendu ils lui accordèrent ce petit plaisir et lorsqu'elle se trouva devant cette nuée de papillons de papier qui volaient, s'entre-choquaient, s'élevaient, s'emmêlaient Shirley se mit à trépigner de joie en battant des mains Il fallut lui acheter à elle aussi un cerf-volant que vendait un petit Chinois drôle comme tout, avec son chignon traversé de grandes épingles



Puis elle entreprit de le faire enrouler. Mais il faut tout un art pour y parvenir et, tandis que Bill et Shirley s'acharnaient à dévider la ficelle, ils entendirent soudain derrière eux des cris et des exclamations auxquelles ils ne comprenaient rien, bien entendu. En se retournant ils virent une foule en délire qui entourait Bout-de-Bois et hurlait pour le plus grande terreur du malheureux qui se défendait comme il pouvait contre les agaceries de ses tourmenteurs. Bill, à coups de coude et d'épaules, fendit la foule pour aller au secours de son pauvre ami. Il parvint, grâce à quelques claques et coups de poing vigoureusement distribués, à le dégager des mains jaunes qui voulaient l'agripper, le pincer, le piquer, croyant à une plaisanterie de carnaval devant son étrange visage. Mais lorsqu'ils se trouvèrent un peu hors de la foule ils eurent beau regarder tout autour d'eux, ils n'aperçurent pas Shirley. « Où est-elle ? fit Bill inquiet. Ne bougez pas de là, je cours la chercher et je la ramène. » Mais chercher un petit enfant comme Shirley dans la foule immense qui se pressait là était une besogne impossible. Bill devait se mouvoir au milieu de gens pressés, gesticulant, criant, de cerfs-volants qu'on lâchait, de ficelles interminables qu'on tirait et qui s'entortillaient autour de lui. Bientôt il eut peur et se mit à appeler de toutes ses forces «Shirley, Shirley. Où es-tu ? » Mais personne ne répondit. Au bout d'un assez long temps il revint à Bout-de-Bois qui n'avait pas bougé, selon la consigne. « Vous n'avez pas vu Shirley ? J'espérais la retrouver ici. — Quoi ? Vous ne la ramenez pas ? Mais alors, elle est perdue ! Encore une fois perdue ! et parmi tous ces diables jaunes ! Ah ! quelle horreur ! Cherchons-la tous les deux. Cherchons. » Mais ils eurent beau chercher ils n'aperçurent nulle part la délicieuse tête bouclée de l'enfant qu'ils chérissaient. Accablés, désespérés, ne sachant comment parler à ces étrangers, ils se retrouvèrent comme le soir tombait et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant. « Shirley perdue dans cet abominable pays... Qu'allons-nous faire ? Que va-t-elle devenir ? » Bout-de-Bois proposa avec sagesse d'attendre la fin de la fête et que chacun fût rentré chez soi. Alors sur la grande place vide on retrouverait peut-être l'enfant. Mais il leur fallut attendre bien longtemps car, hélas ! la fête des cerfs-volants se continuait par un feu d'artifice et une promenade aux lanternes. Et ce ne fut que tard dans la nuit qu'ils purent apercevoir, vide le grand espace tout à l'heure si peuplé. Mais, horreur : malgré leurs recherches et leurs appels ils n'y retrouvèrent pas celle qu'ils cherchaient. Il fallait bien se rendre à l'évidence. Shirley, une fois de plus, avait disparu. Enlevée ? Perdue ? Égarée dans quelque groupe qui regagnait maintenant la campagne à la lueur des lanternes de papier huilé balancées au bout de perches ? Ils ne savaient où chercher, ni à quoi se résoudre. Le chagrin et l'angoisse les affolaient. Soudain Bill eut une idée qui les consola. « Peut-être est-elle à l'hôtel. Courons ! » Mais à l'hôtel non plus elle n'était pas, et ils ne trouvèrent enfermés dans leur chambre où ils les avaient laissés que Darling et Mop qui gémissaient doucement en grattant la porte et se mirent à hurler en les voyant paraître. « Dès demain matin, je cours les ambassades, » dit Bill à qui restait cet espoir qu'on y eût reconduite la petite égarée. Mais hélas ! partout on leur répondit n'avoir aucune nouvelle de la petite fille blonde qu'ils réclamaient. Et en désespoir de cause Bout-de-Bois ne put que suggérer cette mesure : « Télégraphions aux Rosenfeld. »



Pauvre Shirley ! Que de tribulations elle allait encore traverser ! Quel sort cruel était celui de cette délicieuse enfant passant constamment du bonheur le plus doux aux pires souffrances et aux périls les plus grands ! Pauvre petite Shirley ! Mais son étourderie était la plus grande coupable, il faut l'avouer... Tandis que Bill courait délivrer Bout-de-Bois, Shirley, toute à la joie de la fête, essayait de faire envoler son cerf-volant. Mais elle ne savait pas s'y prendre, elle s'entortillait dans la ficelle et, dépitée, elle frappait du pied, prête à pleurer lorsqu'une petite main jaune et sèche se posa doucement sur son poignet. C'était un tout petit Chinois qui devait avoir quelques années de plus que Shirley. Dans une langue que la petite ne pouvait comprendre, il parlait avec douceur. Puis, voyant qu'il ne pouvait se faire comprendre d'elle, il se mit à lui expliquer par gestes qu'elle s'y prenait mal et qu'il lui montrerait volontiers. Sur ce, Shirley ravie lui remit la ficelle du cerf-volant rétif. Mais à peine le petit Chinois l'eut-il en main qu'il se mit à courir avec. Shirley, croyant qu'il voulait le lui prendre, courut à toutes jambes derrière et ce ne fut que lorsque, arrivé sur une petite hauteur, le petit Chinois fit s'élever le beau cerf-volant qu'elle se rassura. Lorsque le jouet eut pris suffisamment de hauteur, le petit se tourna vers elle avec un sourire de ses dents, rougies par le bétel qu'il mâchait constamment, et il tendit la ficelle à Shirley qui, enchantée, se mit à tirer de toutes ses forces. Mais pour que le beau papillon de papier huilé aux couleurs vives gardât sa hauteur il fallait courir de temps à autre et les enfants ravis ne manquèrent pas de le faire, sans se préoccuper de l'heure ni du lieu où cette course passionnante les conduisait. Soudain Shirley vit qu'elle était très loin du lieu de la fête même sur une petite hauteur qui dominait la forêt palpitante de cerfs-volants et elle songea qu'il faudrait aller retrouver Bill Mais... mais, son petit camarade lui montra soudain dans le soir qui tombait une procession qui arrivait, tenant au bout de perches de fantastiques lanternes magnifiquement décorées et, dans l'émerveillement du spectacle, elle oublia tout. Quand elle reprit conscience exacte du temps et du lieu, l'idée de courir où elle avait laissé ses amis la traversa et, abandonnant son jeune camarade, elle se mit à courir à toutes jambes. Mais elle alla donner de la tête dans un groupe compact d'hommes superbement habillés qui ne la laissèrent pas s'éloigner. Une solide poigne s'abattit sur son épaule et la maintint sur place, l'obligeant même à suivre la marche de la colonne aux lanternes magnifiques. Mais Shirley ne songeait plus à s'amuser de cette retraite aux flambeaux d'un nouveau genre. Elle voulait partir et se tournant vers celui qui la tenait ainsi : « Oh ! Monsieur le Chinois, dit-elle humblement, laissez-moi partir, mes amis m'attendent. » Mais la solide poigne du Chinois la maintenait toujours. Alors elle se mit à pleurer. Elle cria, mais autour d'elle le bruit était si grand que personne ne sembla l'entendre. Où l'emmenait-on ainsi ? Shirley ne savait. Pendant longtemps, longtemps — toute la nuit peut-être, cette troupe marcha, entraînant la petite qui, à la fin, de chagrin, de fatigue, s'évanouit. Quand elle reprit ses sens elle faillit s'évanouir d'horreur, cette fois. Elle se trouvait dans une grande bâtisse en pierre dont les murs étaient couverts de dessins extraordinaires. Et tout autour d'elle une multitude de statues montraient des visages grimaçants, des difformités repoussantes. Mais fort heureusement, Shirley possédait au plus haut degré le sens du comique et tout aussitôt ce fut le côté grotesque de ces personnages fantastiques qui l'amusa, ce qui l'empêcha d'avoir peur comme beaucoup de petites filles de son âge n'auraient pas manqué de faire.



Elle se mit à en faire l'inspection et se persuada d'une chose : c'est qu'elle était tombée dans un étrange pays. Elle ignorait se trouver dans un temple et croyait ces statues des effigies de personnages vivants. Aussi ne pouvait-elle s'empêcher de rire en se représentant le bonhomme qui avait posé pour ce Bouddha à six bras ou ce dieu à tête d'éléphant. Bientôt on ouvrit une porte dans le silence du temple et Shirley s'attendit à voir paraître un monstre. Fort heureusement pour elle, celui qui se présenta était un petit Chinois sec et jaune comme tous les autres, mais vêtu de robes magnifiques. Il s'avança à petits pas, courbé en deux, l'œil vif et la mine rusée. Shirley se planta devant lui, l'examina et dit avec une surprise déçue : « Oh ! Mais il n'a que deux bras et pas de trompe. » Mais quelle ne fut pas sa stupeur en entendant le petit Chinois lui répondre dans un excellent français à peine zézayant : « Naturellement, petite demoiselle. — Et il parle comme tout le monde, se récria Shirley décidément stupéfaite. — Je sais le français et c'est pourquoi on m'envoie vers toi, reprit le Chinois un peu suffoqué. Mais que croyais-tu donc ? — Ben, mon cher, fit Shirley nullement respectueuse, je croyais que tu ressemblais à toutes ces horreurs de statues. — Horreur ! se récria le petit homme jaune. Horreur ! Nos dieux vénérés et nos héros ! Ah ! il n'y a qu'une petite païenne pour oser un pareil sacrilège. Ces statues sont l'expression de la beauté et de la force, entends-tu, petite criminelle ! — Oh ! reprit Shirley nullement impressionnée, je veux bien croire que le bonhomme qui a six bras est plus fort que toi qui n'en as que deux, mais qu'il soit plus beau ? Ça non. Et pourtant tu n'es pas joli, joli, tu sais, M'sieur le Chinois. — Comment, pas joli ? fit-il indigné et plus jaune que nature. — Oui, mais c'est égal, tu n'as pas l'air méchant et tu es assez gentil tout de même. Aussi tu vas me dire tout de suite où je peux retrouver mes chers amis Bout-de-Bois et Bill. — Je ne vais te dire qu'une chose, petite misérable, dit le Chinois, indigné, c'est que ton sacrilège mérite une punition. Tu vas d'abord assister liée et bâillonnée à la cérémonie qui va avoir lieu dans ce temple en l'honneur du divin Ganéça que tu as insulté. — Ah ! le vilain à trompe d'éléphant ? dit Shirley en suivant son geste. Dis, monsieur, pourquoi a-t-il une tête comme ça et un petit serpent sur le ventre ? — Je vais te le dire afin de te persuader de sa divinité. Ganéça perdit la tête dans un grand combat où il défendait sa mère ; et son père qui est tout puissant voulut la lui redonner ; mais il se trompa et n'ayant qu'une tête d'éléphant sous la main la lui mit sur les épaules. Quant au petit serpent c'est une autre histoire. Ganéça était très gourmand et un jour revenait chez lui sur le rat qui lui sert de monture après avoir mangé beaucoup de gâteaux. Or, son rat buta sur un petit serpent qu'il n'avait pas vu. Ganéça tomba et son ventre s'ouvrit dans le choc. Pauvre Ganeça ! Que faire pour ne pas perdre tous les bons gâteaux qu'il venait de manger ? Il referma son ventre et le maintint ainsi en roulant le petit serpent autour de lui comme une ceinture : voilà pourquoi on le représente ainsi. — Eh bien ! dit Shirley scandalisée, si c'était moi qui eusse mangé des gâteaux au point que mon ventre éclate on ne me donnerait pas un temple, mais une bonne correction, sûrement. Je serais punie. — Et tu vas l'être, dit le petit homme jaune pour avoir osé rire. Gardes, liez cette enfant. Nous lui ferons subir les supplices après la cérémonie seulement. Attachez-la à ce pilier. — Oh ! là ! là ! pensa Shirley, qui ne savait pas cependant au juste ce que c'était qu'un supplice. Ça commence à mal tourner. Pauvre Pépita, si c'est comme cela que je vais te délivrer. » Inconsciente du danger qu'elle courait dans ce pays, un des seuls au monde où on n'aime pas les enfants et où on peut les torturer, elle regardait avec amusement les apprêts de la fête religieuse et elle cherchait à comprendre ce qui se disait en chinois.



Pendant que les apprêts de la torture de la pauvre petite Shirley s'activaient au son des instruments de musique sacrés, ses amis, Bill et Bout-de-Bois, continuaient leurs recherches désespérées. Soudain, l'idée vint à Bill d'utiliser les chiens Darling et Mop. Il eut bientôt la preuve que cette idée était excellente. Mop, tenu en laisse, faillit jeter le garçon, solide pourtant, par terre dans la vigueur de l'élan qu'il prit sur une route, tandis que, de son côté, Bout-de-Bois, moins solide, devait lutter avec le même élan du petit Darling. « Ils suivent la même piste, donc c'est la bonne », dit Bill ravi. Mais les chiens les firent marcher longtemps dans la campagne. Plusieurs fois ils crurent qu'ils faisaient fausse route, mais en fin de compte ils tombèrent tous deux en arrêt devant l'entrée d'un temple au toit en pagode et tout garni de clochettes à ses angles, ce qui, au moindre coup de vent, faisait une petite musique étrange. « Ici, fit Bill stupéfait. Elle serait ici ? Eh bien ! il faut entrer bien vite. — Hé là, dit Bout de Bois, soucieux. Je connais ces Chinois-là, leur religion, leurs rites. Nous ne pouvons entrer comme cela, on nous serons mis en pièces. Vous voyez bien qu'il y a une cérémonie. On ne nous laissera pas entrer. » En effet, Bout-de-Bois eut beau s'approcher du Chinois qui gardait la porte avec toutes sortes de marques de respect, se prosterner le front dans la poussière et faire mille petits saluts grotesques qui lui semblaient le dernier mot de la politesse céleste, il n'eut aucun succès. La sentinelle leur fit signe de s'éloigner avec une violence soupçonneuse. « Filons, dit Bout-de-Bois mal rassuré. Ce temple perdu dans la campagne doit être un de ces lieux particulièrement vénérés où les Européens n'ont pas le droit de pénétrer. — Mais, dit Bill soucieux, si Shirley est là, cependant ? Comment faire pour la revoir, pour la sauver des mains de ces êtres qui aiment si peu les enfants et sont bien capables de lui faire du mal ? » Depuis un moment, Bout de Bois songeur, considérait la route par laquelle il arrivait une multitude de bonzes dont les costumes et les types différents disaient des origines très diverses. « Ecoutez, dit-il, j'ai peut-être une idée. C'est évidemment une grande fête. Il y vient des prêtres de tous les districts, des provinces les plus lointaines, peut-être même du Thibet ? » Et se penchant à l'oreille de Bill il lui chuchota quelques mots qui éclaircirent le front soucieux de celui-ci. « Evidemment, on peut toujours essayer », fit-il. Pendant ce temps, la cérémonie avançait, et Shirley commençait à beaucoup moins s'amuser. Elle comprenait vaguement que tous les préparatifs inquiétants étaient destinés à la punition que ces hommes jaunes lui réservaient, et elle qui n'avait jamais reçu que d'inoffensives réprimandes, se demandait ce qu'on allait lui faire avec ces bracelets de bronze, ces pinces monstrueuses, ces chaînes, ces planches garnies de piques. Pauvre mignonne, si elle avait connu l'usage habituel de ces instruments sa curiosité fût sans doute devenue de la terreur, mais, heureusement pour elle, son innocence lui permettait de rester souriante quoique intriguée. Cependant elle vit soudain un bonze se détacher du groupe des assistants et prendre le milieu du temple. Longuement il parla en chinois et Shirley, le nez en l'air, renonça à comprendre. Mais soudain il se tourna vers elle et dit : « Je vais répéter en français qui est la langue de la coupable, ce que je viens de déclarer à mes frères du Soleil. La fille de l'Occident qui a insulté à nos dieux sera assise sur les piques qui représentent la méchanceté aiguë de ses paroles. Elle aura les bras serrés dans les pinces qui sont comme autant de bras du Divin qu'elle blasphéma. Sa tête attachée par les cordes...



« Oh là, là, » cria Shirley irrévérencieusement. Vous n'allez pas faire ça, mon bon Chinois, je vous en prie ? C'est pour rire que j'ai dit que vous étiez vilain, je vous trouve très beau maintenant, vous savez... » Mais le bonze d'un air froid continua : « Cette réparation sera faite devant tous nos frères réunis et c'est le plus âgé d'entre nous, un vénérable du Thibet venu tout exprès pour notre cérémonie, le frère de la Lune chantante, qui conduira la suppliciée au bourreau. » Sur ce, il se tut et on attendit le frère de la Lune chantante. Mais celui-ci tardait à se montrer. Enfin il s'avança. Il marchait tout courbé, le front incliné vers la terre, et en chancelant un peu comme un très grand vieillard. Sa robe et ses attributs étaient des plus riches. Il semblait très vénérable. En passant devant Shirley il murmura : « Courage, je suis là ! » Et il continua sa marche vers son confrère qui l'attendait devant l'autel. « Hein ? se dit Shirley stupéfaite. Bout-de-Bois, c'est Bout-de-Bois... Oh ! quelle drôle de tête ! » Et sans que nul puisse se l'expliquer dans des circonstances aussi tragiques la petite éclata de rire au nez de tous les bonzes interloqués. Cependant, Bout-de-Bois de sa démarche chancelante était arrivé devant le prêtre. Il s'inclina devant lui, se prosterna trois fois le front contre terre, puis se releva. Alors ce fut au tour de l'autre d'en faire autant. « Bon, se dit Bout-de-Bois, recommençons, s'il doit encore me répondre, cela gagnera toujours du temps. » Et il recommença ses saluts et ses génuflexions, à quoi l'autre, imperturbable, répondit. Comme la politesse chinoise est des plus sévère et exige qu'on rende à ses interlocuteurs autant de marques de respect qu'ils vous en donnent, cela aurait pu durer indéfiniment. Mais le bonze, jugeant sans doute que la situation s'éternisait, adressa à son vieux confrère un discours dans une langue que celui-ci, bien entendu, ne pouvait comprendre. Comme le ton était interrogateur, Bout-de-Bois s'en tira en montrant successivement ses oreilles et sa bouche et en faisant ensuite « non » énergiquement avec sa tête ce qui, dans tous les pays du monde, doit signifier qu'on n'entend ni ne parle. Puis, tandis que l'autre, confondu par une telle infirmité, replongeait en saluts de respectueuse pitié, Bout-de-Bois se dirigea en clopinant vers le pilier auquel était attachée Shirley et se mit en devoir de la détacher. Respectueusement, l'assemblée le regardait faire, ne doutant plus qu'il allait la livrer aux bourreaux. Mais, au lieu de cela, le vénérable Chinois prit l'enfant par la main, et, tranquillement, au milieu d'un respect et du recueillement général, il traversa le temple, se dirigeant vers la sortie. L'étonnement s'accroissait sur son passage, mais nul n'osait s'interposer devant la volonté de l'ancêtre. Un jeune bonze lui adressa la parole, mais Bout-de-Bois répéta son geste de surdité et de mutisme et continua sa route en serrant bien fort la main de Shirley qui fut assez maligne pour prendre un petit air piteux malgré son envie folle de rire. Enfin ils arrivèrent au seuil qu'ils franchirent sans que les autres aient encore bien compris ce qui se passait. Alors le vénérable Chinois se redressa, prit ses jambes à son cou et entraîna la captive dans une course folle. « Vite, Shirley, vite, ils vont nous courir après. » Cela ne pouvait manquer en effet. Lorsque les Chinois qui se trouvaient alentour virent passer ce digne bonze qui retroussait sa robe pour mieux courir et qui perdait sa natte en route, ils comprirent que quelque chose d'anormal se passait et ils s'élancèrent en troupe derrière lui et Shirley. Heureusement, Bill avait eu le temps de réquisitionner une auto et ils sautèrent dedans au nez ahuri de leurs poursuivants. Shirley sauta au cou de Bout-de-Bois. « Vive Bout-de-Bois de la Lune chantante ! » s'écria-t-elle tandis que l'auto démarrait à une allure folle.



Sous le coup de l'émotion, Shirley et Bout-de-Bois crurent longtemps encore être poursuivis malgré la vitesse de la voiture conduite par Bill Mais celui-ci passait déjà à la petite un paquet « Enfile vite ces vêtements, lui dit-il, ainsi tes ennemis ne pourront te reconnaître, même s'ils nous poursuivent en ville Quant à Bout-de-Bois, il n'a qu'à assujettir à nouveau sa natte et changer de robe pour ne plus être le vénérable bonze de la Lune chantante mais un modeste marchand que nul ne songera à inquiéter — Allons-y, » fit gaîment Shirley, qui, déjà prenait son parti de l'aventure et s'amusait beaucoup de ces déguisements Et bientôt elle ne fut plus dans la voiture qu'une gentille petite mousmé, méconnaissable malgré ses cheveux blonds Le brave Mop et le petit Darling qui assistaient assis dans la voiture à cette transformation en parurent très surpris et ils se mirent à flairer leur petite maîtresse sur toutes les coutures comme s'ils hésitaient à la reconnaître dans ce costume nouveau Rentrés à leur hôtel, les trois amis commencèrent par prendre un repos bien gagné. Bout-de-Bois surtout en avait besoin, après la course folle à laquelle il avait dû se livrer pour échapper aux ennemis de Shirley Quant à celle-ci, elle était aussi fraîche et reposée que si jamais elle n'avait traversé des émotions pareilles. Aussi, lorsque, au moment de s'endormir, elle vit Bout-de-Bois faire à quatre pattes le tour de sa moustiquaire, elle fut prise d'un de ses plus beaux accès de gaîté. « Je cherche, expliqua-t-il très sérieusement, par où peuvent entrer ces terribles moustiques qui m'ont dévoré la nuit dernière. — Ne cherche pas, va, dit-elle c'est moi qui les avais fait entrer en menant Mop coucher avec toi pour qu'il ne soit pas piqué » En entendant cela, Bout-de-Bois prit un air très digne « Ainsi il vaut mieux que ce soit moi qui le sois ? Je vous remercie, petite ingrate Et pourtant, qui vous a sauvée ce matin encore ? — C'est toi cher vieux Bout-de-Bois, fit-elle en sautant à son cou, je le sais bien et je t'aime, va Mais il ne faut pas que le pauvre gros Mop soit piqué non plus lui qui m'a sauvée aussi là-bas en Amérique — Évidemment, fit-il en se grattant la tête, frappé par ce raisonnement très juste. Évidemment. Alors que faire ? — Eh bien ! tu vas tout simplement le faire entrer avec toi tout de suite sous ta moustiquaire et ainsi vous ne serez piqués ni l'un ni l'autre, dit Shirley tranquillement — Mais je n'aurai plus de place Il est gros comme un lion Mop — Bah ! Toi tu es plutôt mince alors ça fera compensation » Il fallut bien que Bout-de-Bois se soumît, et bientôt Shirley riait aux larmes en contemplant la tête de Bout-de-Bois reposant sur le même oreiller de porcelaine que la grosse tête du chien « Au moins, gémissait Bout-de-Bois qui ne parvenait pas à s'habituer à ce nouvel ami de Shirley et le regardait avec inquiétude au moins il ne va pas en profiter pour me mordre ce terrible chien ? » Enfin, la nuit se passa sans encombre et au matin nos amis tinrent conseil pour décider la ligne de conduite qu'ils adopteraient afin de retrouver Pépita sans être remarqués par Mme Pérez Ils décidèrent que Bout-de-Bois parfaitement méconnaissable, grâce à son travestissement, irait faire une enquête d'hôtel en hôtel, se faisant passer pour un marchand de pierreries Bill et Shirley suivirent de loin prêts à intervenir au moindre signal de leur ami Hélas ! après avoir interrogé les portiers de plus de dix hôtels, Bout-de-Bois ressortait navré d'un dernier palace, en disant à ses amis d'un air découragé « Les Pérez ne sont pas encore ici Je ne sais où chercher » Soudain Shirley le fit bondir en lui tirant violemment la natte.

» Aïe ! fit le malheureux en sautant en l'air Fais attention, elle est collée très solidement et cela me fait très mal quand on tire dessus — Mais soudain il se tut en apercevant ne



groupe de trois personnes qui avançaient dans l'avenue dans la direction du palace. C'étaient, à ne pas s'y tromper, la jolie Pépita escortée de son oncle et de sa tante Pérez. Bout-de-Bois ne pouvait manquer de reconnaître celle-ci, grâce à son grand nez de perroquet. « Je me demande ce qu'il faut faire ? » dit-il en se tournant vers ses compagnons. Il demeura sans voix en ne les trouvant plus à ses côtés. Devant la redoutable apparition de la terrible tante Perroquet, Shirley et Bill s'étaient comme volatilisés, laissant Bout-de-Bois, seul, face à l'ennemi. Fort heureusement, celui-ci put affronter les redoutables regards de Mme Pérez grâce à son déguisement, car dans son saisissement il ne trouva pas un endroit pour se cacher. En passant devant lui, la tante Perroquet braqua son face-à-main et l'examina avec intérêt, en disant à sa nièce : « Regarde, ma chère Pépita, ce vénérable vieillard. Peut-être est-ce un mandarin ? Il semble fort recueilli. » En effet, dans l'espoir de ne pas être remarqué, Bout-de-Bois avait incliné la tête et, les mains enfouies dans ses larges manches, semblait perdu en des oraisons mystérieuses. Hélas ! il n'était pas sauvé pour cela. Décidément intéressée, Mme Pérez s'immobilisa et dit encore d'un air pénétré : « Ce doit être un sage qui pratique la doctrine de Confucius : « Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire. » Mais justement à ce moment, le fameux sage fit un bond terrible en jetant un cri perçant : « Oh ! Aïe ! Aïe ! » C'est qu'une petite main preste venait de lui chatouiller les mollets afin d'éprouver sa fameuse insensibilité, tandis qu'une jolie frimousse riait à travers le buisson qui se trouvait derrière lui. « Tiens, fit Mme Pérez avec un haut-le-corps de saisissement devant la gymnastique de son mandarin. Je me suis trompée, celui-ci parle. Il saute même. Mais que fait-il ainsi ? » Déjà ressaisi, Bout-de-Bois reprenait son attitude humble après avoir donné un coup de pied en arrière dans le buisson. « Très intéressant, ce visage de vieux bonze, n'est-ce pas, Pépita ? reprenait Mme Pérez. — Oh ! moi, ma tante, dit mélancoliquement la jeune fille, rien ne peut m'intéresser tant que je n'aurai pas retrouvé ma chère petite Shirley, vous le savez bien. » En entendant cela, Shirley eut, derrière son buisson, un petit cri de joie qui terrifia Bout-de-Bois qui, pour ne pas l'entendre, se remit à sauter en l'air comme tout à l'heure, en s'écriant encore : « Oh ! Aïe ! Aïe ! » Du coup, Mme Pérez s'éloigna assez rapidement en murmurant : « Étrange, décidément, ce Chinois. Il doit être un peu fou. A moins que ce ne soient des rites inconnus de sa religion. » Et peu rassurée, elle fit rentrer rapidement sa nièce et son mari dans l'hôtel. Tout aussitôt, Shirley jaillit de sa cachette comme un petit diable. « Eh bien ! je te retiens, dit-elle à Bout-de-Bois en se croisant les bras. Tu nous disais qu'ils n'habitaient pas ici ? Décidément, tu ne vaux rien pour les enquêtes, mon pauvre Bout-de-Bois. — Eh bien ! et vous ? riposta le vénérable Chinois. Vous avez manqué faire tout découvrir par cette terrible femme en me faisant sauter en l'air avec vos chatouillements et vos pinçons. Après cela vous poussez des cris de joie. C'est votre faute si elle se méfie désormais. — Non, non, dit Shirley furieuse en tapant du pied, c'est la tienne. » Et elle sauta sur lui les poings en avant. Bientôt tout l'hôtel était alerté par les bruits d'une discussion et d'une bataille, et Mme Pérez, se mettant à la fenêtre, eut la stupeur d'apercevoir son sage mandarin, disciple de Confucius, qui se battait furieusement avec une petite mousmé à la tête couverte de boucles étonnamment blondes. « Mais, fit-elle saisie, on dirait Shirley ! C'est trop fort ! La petite mâtine a encore une fois raison de moi ! Elle a retrouvé les traces de Pépita, malgré toutes mes précautions ! »

FIN

17.118 — Imprimerie Charaire, à Sceaux — 1 39.

LES ALBUMS ILLUSTRÉS POUR ENFANTS



LES AVENTURES DE LA

PETITE SHIRLEY

1 Shirley et son chien.
2 Shirley en vacances.
3 Shirley chez les
4 Shirley à la recherche de Pépita

LES MILLE ET UN TOURS DE

L'ESPIÈGLE LILI

par JO VALLE

1 L'espiègle Lili en famille.
2 L'espiègle Lili en vacances.
3 L'espiègle Lili en pension.
4 L'espiègle Lili continue ses farces.
5 L'espiègle Lili n'en fait qu'à sa tête.
6 L'espiègle Lili en Angleterre.
7 L'espiègle Lili fait des siennes.
8 L'espiègle Lili s'amuse.

P'TIT ZEF, POIOS MOUCHE

1 album

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE

TOTO MOKO

1 album



LES NOUVELLES AVENTURES DES

PIEDS-NICKELÉS

1 Les Pieds-Nickelés se débrouillent
2 Toujours de nouveaux exploits.
3 Ollé ! Ollé ! soyons gais !...
4 Sur les bords de la Riviera
5 Encore d'extraordinaires équipées
6 L'audace des Pieds-Nickelés
7 Les Pieds-Nickelés en Amérique.
8 Attractions sensationnelles.
9 Les Pieds-Nickelés ont le filon
10 La vie est belle !
11 Faut pas s'en faire !
12 Dans le maquis.
13 Les Pieds-Nickelés ont la guigne.
14 Les Pieds-Nickelés chez les Gangsters.
15 Les Pieds-Nickelés s'évadent.
16 Les Pieds-Nickelés, rois du caoutchouc.
17 Les Pieds-Nickelés sous les eaux.
18. Les Pieds-Nickelés radio-reporters.

LES AVENTURES DE

BIBI FRICOTIN

1 La Vocation de Bibi Fricotin.
2 Les Farces de Bibi Fricotin.
3 Bibi Fricotin fait le tour du monde
4 Bibi Fricotin boit l'obstacle.
5 Bibi Fricotin triomphe.
6 Bibi Fricotin détective.
7 Bibi Fricotin, le roi des débrouillards.
8 Bibi Fricotin au Pôle Nord
9 Bibi Fricotin contre Dédé Tapdur.
10 Bibi Fricotin, grande vedette

LES AVENTURES DE

CHARLOT

par R. THOMEN

1 Les aventures acrobatiques de Charlot.
2 Les bonnes farces de Charlot.
3 Les voyages extraordinaires de Charlot.
4 Les exploits sportifs de Charlot.
5 Les folles équipées de Charlot.
6 Charlot inventeur.
7 Charlot et le Kid
8 Charlot n'est pas sérieux.
9 Charlot ne s'en fait pas.
10 Charlot resquilleur.
11 Charlot est bon enfant.
12 Charlot aux Indes
13 Charlot détective.
14 Charlot contrebandier
15 Charlot aviateur

LA VIE HÉROÏQUE DE

MERMOZ

1 album

LES AVENTURES DU POLICIER-BAGNARD

VIDOCQ

1 album

L'AFFAIRE DU

COURRIER DE LYON

2 albums



CÉSAR-NAPOLÉON RASCASSE

1 Les extraordinaires Aventures de César-Napoléon Rascasse.
2 Rascasse, le grand dompteur.
3 Rascasse, roi de la jungle.
4 Rascasse, vedette de cinéma.
5 Rascasse, as de l'aviation.

Les AVENTURES COMIQUES de

PITCHOUNET

1 Pitchounet, fils de Marius.
2 Pitchounet autour du Monde
3 Pitchounet, chasseur de fauves.
4 Pitchounet à travers la jungle.
5 Pitchounet chez les Pharaons.

LAUREL ET HARDY

1 Les Mésaventures de Laurel et Hardy.
2 Laurel et Hardy vagabonds
3 Laurel et Hardy, gare de la marine

LE CAPITAINE

FOUCHTROFF

2 albums



Chacun de ces albums contient 500 dessins dont 250 en couleurs. — *Prix de chaque album France : 4 francs*
Envoi franco de chaque album contre la somme de 4 francs pour la France (5 francs pour l'Étranger), adressée à la **Société Parisienne d'Édition**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10e

Aucun envoi contre remboursement.

Imprimerie Charaire à Sceaux.